

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50
n ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 46

Montréal, Jeudi, 16 Novembre 1888.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Histoire du Canada, par l'abbé H.-R. Casgrain.—Causerie Philosophique (suite), par Giulio.—La littérature espagnole (suite), par Edmond Lareau.—Choses et autres.—Poésie : Nuit d'automne, par R. C.—Le Moulin rouge (suite).—Sciences.—Nos gravures : Li Hong-Tchang ; Le marquis Tseng ; L'expédition du Tonkin.—Union Saint-Joseph.—Nécrologie.—Nouvelles diverses.—De tout un peu.—Les échecs.

GRAVURES : Li Hong-Tchang, commandant des troupes chinoises.—L'exposition du Tonkin : attaques des forts de Hué le 26 août ; Le marquis Tseng, ministre de Chine à Paris et à Londres ; Hai Phong, ville occupée par les Français ; Vue de la rivière.

AVIS

Jeudi, 29 de ce mois, *L'Opinion Publique* publiera dans ses illustrations le portrait de Son Eminence l'abbé dom Henri Smeulders, délégué du Pape en Canada. Ce portrait sera imprimé en noir et occupera une page entière de notre journal.

Les personnes qui voudront se procurer le numéro de *L'Opinion Publique* contenant le portrait en question, accompagné d'une petite notice biographique, n'auront qu'à nous adresser 10 centins, en argent, à nos bureaux, 5 et 7, rue Bleury, Montréal. Contre cette somme, ce numéro leur sera adressé franco.

Comme l'administration n'imprime qu'un certain nombre de copies extra, nous prions les personnes qui désirent faire cet achat de nous en informer immédiatement.

Dans le même numéro, nous donnerons aussi à nos lecteurs les portraits de notre nouveau Gouverneur Général et de lady Lansdowne.

HISTOIRE DU CANADA

Par F.-X. Garneau.—Quatrième édition.—Montréal, Beauchemin et Valois, libraires-imprimeurs, 256 et 258, rue Saint-Paul, 1882 (1).

I

Le pays doit savoir gré à la maison Beauchemin et Valois d'avoir publié cette quatrième édition de *L'Histoire du Canada*, de F.-X. Garneau, qui était réclamée depuis longtemps. Grâce à leurs soins, nous la possédons telle que la rêvait notre historien après y avoir mis la dernière main, à la fin de sa vie ; grâce aussi aux soins de son fils, dont la piété filiale n'a rien épargné pour en faire le plus beau monument de notre littérature.

M. F.-X. Garneau a eu la bonne fortune de laisser après lui un fils, héritier de son talent, érudit, modeste comme lui, et en qui revit son patriotisme.

M. Alfred Garneau aurait pu se placer, s'il l'eût voulu, au premier rang parmi nos hommes de lettres ; il préfère s'effacer pour faire jaillir sur le nom et sur l'œuvre de son père tout l'éclat dont il aurait pu s'entourer lui-même. Il vit avec cette pensée et il y consacre la somme de ses études. Il faut l'avoir vu à l'œuvre pour savoir avec quelle attention il a préparé cette édition, revu et contrôlé presque chaque passage, en respectant toujours l'idée de l'historien, mais la dégageant des moindres imperfections. Aussi, peut-elle rivaliser sous le rapport de la forme et de l'exactitude des faits, avec les ouvrages les plus soignés qui se publient en France.

La notice biographique, par M. Chauveau, et la table

(1) Cette critique avait été préparée pour être lue dans une séance de la Société Royale, qui devait se tenir à Québec, au commencement de ce mois, mais qui n'a pas eu lieu.

analytique par M. Sulte, qui forment tout un volume, ne pouvaient être confiées à des mains plus habiles.

On remarque, en tête de ce volume, une fort belle pièce de vers de M. Fréchette, sous le titre de *Notre Histoire*. Notre poète-lauréat a rarement trouvé des accents aussi vrais. La fin de la pièce surtout, qui est à la fois une page d'histoire et une page de poésie, me semble réellement inspirée.

M. Chauveau est le seul survivant de nos écrivains qui appartienne à la génération de M. Garneau. L'éloge de notre historien lui était dû à tous les titres. Dire que son travail sur la *Vie et les Œuvres de M. Garneau* est écrit de main de maître, qu'il y a mis toute sa science et tout son art, qu'en plusieurs endroits, surtout pour les temps les plus rapprochés de nous, il complète le récit de M. Garneau, qu'il s'est inspiré aussi aux sources vives du patriotisme, ce ne serait que répéter ce que la presse du pays a dit avant moi. Je ne me permettrai qu'une couple d'observations, bien légères au reste, et qui ne feront que relever par une pointe de critique les louanges que je viens de faire, lesquelles, sans cela, ressembleraient à ce qu'il y a de plus détestable en littérature : la camaraderie.

La notice de M. Garneau, qui n'a pas moins de deux cent-cinquante pages, est écrite tout d'une haleine, sans aucun point d'arrêt. Elle ne ferait qu'y gagner, selon nous, si elle était divisée par chapitres, ou au moins par paragraphes. Ces divisions, en reposant l'attention, rendent la lecture plus facile et plus agréable.

La seconde remarque qui me reste à faire est plutôt un éloge qu'une critique.

L'analyse de *L'Histoire du Canada* occupe plus de la moitié du livre. Cette longueur disproportionnée à cet endroit est certainement une faute au point de vue de l'art ; mais au point de vue du patriotisme, on peut dire : *felix culpa*. Heureuse faute, en effet, qui fournit à M. Chauveau le moyen de réaffirmer, si je puis ainsi m'exprimer, nos positions stratégiques, comme nationalité ; car il ne faut pas l'oublier, ainsi que je l'ai fait observer dans la biographie que j'ai écrite sur M. Garneau, en 1866 : "*L'Histoire du Canada* n'est pas seulement un livre, mais une forteresse où se livre une bataille" d'où dépend notre avenir. M. Chauveau vient encore appuyer par de nouvelles preuves la cause dont M. Garneau s'est fait le défenseur. C'est le grand intérêt de l'ouvrage de M. Chauveau, qu'on ne peut parcourir sans avoir hâte de lire cette édition de *L'Histoire du Canada*.

La critique de *L'Histoire* est faite avec trop de soin dans le volume qui l'accompagne, pour que nous nous imposions la tâche d'y revenir. Il ne peut y avoir lieu qu'à des études accessoires.

II

On a dit que M. Garneau s'était tenu à l'écart du mouvement politique de son temps, parce qu'il était sans ambition. Sans doute qu'il fut un homme d'étude plus que d'action ; mais la cause principale de son éloignement de la vie publique était ailleurs : c'est qu'il devançait de trop loin son époque. Il n'a pas été entièrement compris tout d'abord, si ce n'est par les esprits d'élite. Ce n'est que de nos jours qu'on lui a rendu pleine justice. Son *Histoire* lui valut sans doute de vifs applaudissements, mais aussi des réclamations non moins vives, dont quelques opinions trop entières furent le prétexte plutôt que la justification. Parmi une certaine classe, il s'attira des défiances plus que des sympathies. Comme il arrive trop souvent, ne pouvant le suivre, on essaya d'entraver sa marche. Ces préjugés le poursuivirent presque toute sa vie. Il lui eût été facile de les fléchir ; mais il avait trop la conscience de sa dignité d'historien pour gauchir devant ce qu'il croyait la vérité ou pour faire de lâches concessions.

Cette défiance de ceux qui ne le comprenaient pas et la mauvaise volonté de ceux qui auraient voulu exploiter son talent à leur profit, furent les vrais obstacles qui lui fermèrent l'entrée de la vie publique. Ceci explique pourquoi il n'arriva jamais à rien, pourquoi il mourut pauvre, n'ayant jamais eu d'autre emploi que celui de secrétaire de l'Hôtel-de-Ville de Québec.

Les luttes opiniâtres qui se livraient pour la conquête de nos libertés à l'époque où M. Garneau écrivait

son histoire, les persécutions récentes et les dangers présents avaient surexcité au-delà des bornes le sentiment national. Nous en sommes restés susceptibles à l'excès pour tout ce qui regarde notre passé.

Entraînés par ce sentiment, bien des gens auraient voulu que M. Garneau fit du panégyrique au lieu de l'histoire, qu'il dissimulât les faiblesses ou les fautes pour ne mettre en lumière que les hauts faits. On ne comprenait pas que son argumentation eût perdu toute sa force vis-à-vis de nos adversaires s'il ne se fût montré juste jusqu'à la sévérité vis-à-vis de nous. "Le blâme que j'ai porté contre le régime français, écrivait-il lui-même en 1854 à un de ses critiques de Paris, donnait de la force à mes paroles aux yeux des protestants eux-mêmes, lorsque je blâmais leur conduite depuis qu'ils étaient les maîtres et ne laissait rien à me répondre."

Quiconque lit *L'Histoire* de M. Garneau à ce point de vue est frappé d'admiration. Ses éloges comme ses critiques sont écrits avec ce calme et avec cette tempérance qui portent la conviction en faisant ressortir l'impartialité de l'écrivain.

Pour ne parler que des temps primitifs de la colonie, qu'on lise son jugement sur Champlain et comment il apprécie la fameuse question de la guerre contre les Iroquois qui a entraîné de si graves conséquences : c'est un modèle de justesse et de modération. Nul entraînement dans son admiration. C'est l'histoire seule qui parle. Bancroft aussi bien qu'Augustin Thierry aurait pu signer cette page.

On a semblé regarder pendant longtemps M. Garneau comme un ennemi de l'Eglise, parce qu'il a traité avec la même impartialité les questions religieuses, qui ont été parfois aussi vives sous l'ancien régime qu'elles le sont malheureusement aujourd'hui. La plupart de ceux qui ont porté cette accusation ne se doutaient pas qu'il aurait pu être plus sévère sans injustice. Il n'y a, pour en donner des preuves, que l'embarras du choix. Je n'en veux toucher que juste ce qu'il faut, et je m'arrêterai à deux sujets dont on ne sera pas tenté de contester l'importance : je veux parler des Jésuites et de Mgr de Laval.

Personne n'a plus de vénération que moi pour la Compagnie de Jésus ; et si l'on avait quelque chose à me reprocher, ce serait d'avoir épuisé les éloges à l'égard des Jésuites du Canada. Mais l'admiration ne doit pas aller jusqu'à la partialité, et ce serait s'aveugler que de prétendre qu'ils n'ont pas eu leurs torts dans les différents démêlés où ils ont été engagés.

Peut-on les justifier, par exemple, d'avoir fait exclure de la Nouvelle-France, malgré les ordres de la Cour de Rome, les Pères Récollets, qui y avaient été les premiers appelés, et dont le zèle et l'héroïsme n'ont pas été surpassés par les Jésuites ? Par cette conduite, ils s'étaient mis dans une situation tellement délicate, qu'ils en concurent eux-mêmes pendant longtemps des doutes sur la juridiction qu'ils exerçaient au Canada. Car, après que ce pays eut été restitué à la France par le traité de Saint-Germain-en-Laye, la Cour de Rome avait ordonné aux Pères Récollets de retourner au Canada en leur accordant des pouvoirs à l'exclusion de tous autres missionnaires.

Voici à ce sujet le témoignage d'un homme dont on ne contestera ni la science, ni le dévouement à l'Eglise, l'abbé Faillon. Nous extrayons ce témoignage d'un mémoire inédit qu'il a écrit d'après les documents authentiques qu'il avait sous les yeux :

"Avant que les Anglais, dit-il, s'emparassent pour la première fois du Canada, les Pères Récollets avaient reçu seuls, du Saint Siège, des pouvoirs pour ce pays ; et ces pouvoirs devaient persévérer de même tant qu'ils n'abandonneraient pas cette mission. Ils communiquèrent ces mêmes pouvoirs aux RR. Pères Jésuites, lorsqu'ils les appelèrent au Canada pour prendre part à leurs travaux.

"Mais les Jésuites et les Récollets ayant été pris par les Anglais et transférés en France, les pouvoirs accordés aux Récollets cessèrent dès ce moment. Ce fut ainsi qu'on l'entendit à Rome.

"Aussi, le Canada étant restitué à la France, la Congrégation de la Propagande s'empressa d'envoyer de nouveaux pouvoirs aux Récollets, avec ordre de retourner à leur mission. Le pape Urbain VIII confirma lui-

même cette concession de pouvoirs accordés, comme autrefois, aux Récollets, exclusivement à tous autres missionnaires. On voit encore, aux Archives de la Préfecture de Versailles, les pièces autographes dont il est ici parlé, ainsi que plusieurs lettres du secrétaire de la Propagande, pour presser l'envoi des missionnaires Récollets en Canada.

“ Mais les RR. Pères Jésuites devancèrent les Récollets dans ce pays, où la grande Compagnie des Associés refusa constamment d'admettre ces derniers. Le cardinal de Richelieu, alors ministre tout puissant, leur donna d'ailleurs l'exclusion formelle et voulut qu'il n'y eût que des Jésuites en Canada.

“ Les missionnaires de la Compagnie de Jésus ne pouvant donc profiter des pouvoirs des Récollets, prirent le parti de s'adresser à l'archevêque de Rouen : le pays du Canada dépendant alors du parlement de cette ville.

“ Comme cette juridiction ne paraissait pas entièrement certaine au jugement de ces religieux, ils consultèrent des hommes habiles en France et à Rome. Mais il n'intervint jamais de Rome aucun acte officiel qui validât les pouvoirs dont usaient les Pères Jésuites.

“ Aussi, en 1643, M. Olier et les Associés de Montréal, qui pouvaient avoir quelque doute fondé sur la validité des pouvoirs conférés par l'archevêque de Rouen, demandèrent au pape qu'il voulut bien autoriser le nonce, en France, à donner des pouvoirs de missionnaire aux prêtres qui se destineraient pour le Canada.”

Ce récit de l'abbé Faillon fait voir que les Jésuites ne se seraient pas trouvés dans une position mal définie, s'ils ne se fussent appelés eux-mêmes à la mission du Canada et s'ils n'avaient supplanté les Récollets qui, eux, avaient été appelés par la Cour de Rome et non par la Cour de France.

C'est un exemple des tristes rivalités qui ont surgi trop souvent entre les ordres religieux et qui ont fait tant de mal dans l'Eglise. Les missions de la Chine se ressentent encore des querelles des Dominicains et des Jésuites. Malgré la protection et les ordres de Rome, les Pères Récollets n'ont-ils pas été sacrifiés à leurs rivaux, plus puissants qu'eux à la Cour de France ?

Cependant, tout malheureux que soit ce démêlé, quand on considère les prodiges de zèle, d'intrépidité et d'abnégation que les Jésuites ont déployés dans la Nouvelle-France, on reste désarmé et on n'a pas la force de leur reprocher les torts qu'ils ont eus vis-à-vis les Récollets. On ne peut que regretter qu'ils ne les aient pas imités en les appelant à partager leurs travaux, comme les Récollets eux-mêmes avaient fait pour les Pères de la Compagnie de Jésus en 1625.

Selon le même *Mémoire* de l'abbé Faillon, ce dut être ces derniers religieux qui, lors de l'érection de Québec en Vicariat-Apostolique, demandèrent à Rome d'insérer dans la bulle de Mgr de Laval la clause que *Québec était dans le diocèse de Rouen*, “ afin, dit-il, de justifier par là, d'une manière péremptoire et authentique la juridiction qu'ils avaient exercée jusqu'alors depuis leur retour en Canada, et qui avait excité contre eux les plaintes et les murmures des Récollets.”

Après cet exposé des faits, qu'on lise ce que M. Garneau dit des Jésuites en cet endroit de son livre et ailleurs, et l'on se convaincra qu'il n'était pas leur ennemi. Si, en différentes rencontres, il fait des réserves à leur égard, c'est qu'il les croit motivées, et il ne leur épargne pas les éloges qu'ils ont justement mérités.

III

L'historien du Canada est plus sévère pour Mgr de Laval que pour les Jésuites : “ Ce prélat, dit-il, avait de grands talents et une activité infatigable, mais son esprit absolu et dominateur voulait tout faire plier sous sa volonté.”

Je me souviens encore des hauts cris que suscita ce jugement lorsque parut le premier volume de l'*Histoire du Canada*. Mais quand on l'examine avec la froide raison, après avoir étudié les documents de l'époque, on ne peut s'empêcher d'en reconnaître la justesse. L'œuvre de Mgr de Laval est trop grande, ses intentions étaient trop droites, sa sainteté est trop éclatante, pour qu'il ne soit pas permis d'avouer des défauts de caractère qui étaient, pour ainsi dire, l'apanage des grands de son siècle. L'atmosphère, en France, était à l'absolutisme. Louis XIV, le monarque peut-être le plus absolu des temps modernes, était l'exemple sur lequel se modélaient tous ceux qui, de loin comme de près, partageaient son pouvoir. Les hommes d'Eglise les plus saints subissaient, même à leur insu, cette influence, comme les hommes du monde. Mgr de Laval n'en fut pas exempt, il ne faut pas craindre de le dire. On ne craint pas d'enlever la poussière sur un beau marbre antique.

Si Mgr de Laval n'avait eu maille à partir qu'avec l'Etat, si on n'avait à lui reprocher que de s'être querellé avec les gouverneurs, qu'il faisait et défaisait presque à son gré, on pourrait supposer qu'il agissait de la sorte parce que ceux-ci outrepassaient leurs pouvoirs et qu'ils empiétaient sur le domaine religieux ; mais il s'est fait des querelles dans l'Eglise même, et, en particulier, avec son propre successeur, Mgr de Saint-Val-

lier. Après l'avoir choisi lui-même selon ses désirs, l'avoir désigné au roi, comme il avait fait auparavant pour le gouverneur Mézy, et lui avoir remis son siège, il voulut que le nouvel évêque lui obéît et qu'il dirigeât l'Eglise du Canada, uniquement selon ses vues. Voyant qu'il ne pouvait le gouverner, il mit ensuite tout en œuvre auprès du roi pour le faire rappeler en France et lui faire enlever son siège. La lutte fut ce qu'on peut la supposer entre deux prélats relevant tous deux de la haute noblesse, également influents à la Cour, doués chacun d'une volonté de fer et de cette âpre vertu dont l'abbé de Rancé fut alors le modèle extrême. Quand on examine le sujet de ce débat, on reste aussi attristé que le seront nos arrière-neveux, quand ils étudieront les luttes du même genre dont nous sommes aujourd'hui témoins.

Mgr de Laval avait fait de son clergé une espèce d'ordre régulier, fort édifiant, ne possédant pas de biens propres, ayant pour centre d'action le séminaire de Québec, où l'évêque fondateur était tout puissant. Dès son arrivée dans la colonie, Mgr de Saint-Vallier vit bien qu'il serait toujours à la merci de son prédécesseur, s'il ne brisait cette organisation. Aussi entreprit-il de constituer son clergé sur le pied des diocèses de France. Ce plan était le plus pratique, et il devait tôt ou tard être mis à exécution.

Mgr de Laval en fut consterné ; il crut y voir la ruine de son Eglise : c'était certainement celle de son influence. Il réagit contre ce nouvel ordre de choses, avec autant d'impétuosité que Mgr de Saint-Vallier en mit à le réaliser. Ces deux hommes si saints, animés des meilleures intentions, croyant agir pour le plus grand bien, empoisonnèrent leur vie par ces dissensions, dont le diocèse eut à souffrir encore davantage. Mgr de Saint-Vallier ne fut plus, aux yeux de l'ancien évêque de Québec... “ qu'un homme de Cour qui n'ayant pas la moindre espérance de grâce dans sa conduite, ne s'étudie jour et nuit qu'à trouver des moyens de ne donner aucun repos à tous ceux qui lui apportent la moindre résistance.” (Lettre à M. de Brisacier, en 1692.) Et en 1699, dans une lettre à l'abbé Tremblay, alors à Paris :

“ Comme il n'y a aucun changement à espérer de sa conduite, l'on peut s'attendre qu'il ruinera cette pauvre Eglise qu'il est plus incapable de gouverner, à cause spécialement de son éloignement de la France.”

Enfin Mgr de Laval écrivait à Mgr de Saint-Vallier lui-même, en 1696 :

“ N'a-t-il pas paru... que votre principal dessein a été de détruire tout ce que vous avez trouvé si bien établi ? ”

Le secret de ce démêlé est tout entier dans ces derniers mots.

Je me borne à ces courts passages qui pourraient être aggravés par des citations plus accentuées. Ne croirait-on pas assister aux disputes et aux excès de langage auxquels se livrèrent saint Jérôme et Rufin, et, dans des temps plus rapprochés, saint Bernard et Pierre-le-Vénéral ?

Les chrétiens éclairés ne s'étonnent pas de ces misères qui ont toujours existé plus ou moins dans l'Eglise. C'est la part de la nature humaine et l'épreuve de la foi.

Voici la règle que pose le pape saint Grégoire-le-Grand sur la manière de traiter les questions de ce genre non seulement celles auxquelles on peut donner une interprétation favorable, mais celles d'une nature plus grave encore : “ Si, dit-il, du récit d'un fait véritable il résulte du scandale, il vaut mieux laisser naître le scandale que renoncer à la vérité. *Si autem de veritate scandalum sumitur, utilius permittitur nasci scandalum, quam veritas relinquatur.* ” Saint Grégoire-le-Grand, 7^e homélie, paragraphe 5.

Dans la position toute particulière qui nous est faite en ce pays, il faut savoir envisager hardiment ces difficultés. C'est surtout un devoir impérieux, pour ceux qui sont appelés à défendre nos intérêts, d'être exactement instruit des hommes et des choses du passé, sans quoi ils seraient exposés à embrasser des opinions, ou à se jeter dans des théories impossibles à soutenir et qui viendraient se heurter contre les faits. On conçoit quelles fâcheuses conséquences pourraient en résulter.

Il ne faut pas oublier non plus que les documents sur lesquels s'appuie notre histoire, sont, pour la plupart, publics et d'un facile accès, que tous, amis comme ennemis, sont en mesure de les contrôler.

Il importe donc de les bien connaître pour en tirer partie avec discernement. C'est précisément la remarque que fait le savant abbé Faillon, dans le mémoire cité plus haut, en s'adressant particulièrement au clergé canadien.

Après avoir énuméré les principales archives où sont déposés ces documents, il ajoute : “ L'honneur du clergé, le bien de la religion et enfin l'amour de la vérité demandent qu'on soit instruit à fond, dans ce pays, de tout ce qui est relatif à l'histoire ; afin qu'en cas de besoin, on puisse répondre avec connaissance de cause aux attaques des ennemis de l'Eglise.”

Maintenant qu'on connaît les détails qui précèdent, peut-on accuser M. Garneau d'avoir méconnu le caractère de Mgr de Laval et de l'avoir jugé avec trop de

sévérité ? Il fut un apôtre admirable, mais un esprit inflexible, “ persuadé qu'il ne pouvait errer dans ses jugements, entreprenant des choses qui auraient été exorbitantes en Europe.” On a le droit de le vénérer comme un saint, mais aussi celui de le juger comme un homme.

Ce qu'on pourrait seulement reprocher à M. Garneau, c'est peut-être de n'avoir pas été assez complet en ce qui regarde le caractère et les œuvres de Mgr de Laval, qui a été le fondateur de l'Eglise du Canada ; de n'avoir fait qu'indiquer ce qu'il aurait dû mettre en relief.

IV

Je ne veux pas revenir sur la question des Huguenots, qu'on a tant reprochée aussi à M. Garneau et que j'ai déjà traitée dans un autre ouvrage (1). On y verra qu'il était moins éloigné de la vérité que ses adversaires extrêmes.

Outre certaines appréciations contestables, il existe dans cette *Histoire du Canada*, une lacune qui n'a pas été remplie, que la critique a peu remarquée et qui cependant laisse dans l'ombre un des côtés les plus intéressants de notre histoire. Je veux parler de l'œuvre incomparable des missionnaires dont l'action a été parfois décisive sur la colonie. Ils n'ont pas été seulement des évangélisateurs, mais souvent des hommes politiques plus habiles et plus influents que des gouverneurs. Ils ont laissé une empreinte ineffaçable sur notre sol et sur notre caractère national.

Un écrivain protestant a mieux saisi ce sujet que M. Garneau : M. Parkman y a consacré un volume entier de ses études historiques sur le Canada. (*The Jesuits in North America.*)

Il y aurait bien encore à indiquer, si M. Chauveau ne l'avait déjà fait, une autre période de l'histoire du Canada, où l'écrivain n'a pas été aussi complet que l'aurait exigé le sujet. La Conspiration de Pontiac, qui n'occupe qu'une page du récit de la conquête, a fourni la matière de deux volumes à l'historien américain que je viens de nommer.

M. Garneau n'aurait-il pas dû consacrer un chapitre à ces expéditions homériques qui ont fait trembler nos conquérants et qui offrent l'intérêt fantastique d'un drame ?

Malgré ces rares imperfections, l'*Histoire* de M. Garneau n'en est pas moins une œuvre magistrale ; et, sans vouloir flatter notre orgueil national, on peut affirmer qu'il se publie rarement en Europe de travaux historiques d'une plus haute portée. Le temps n'est pas éloigné, nous en sommes sûrs, où l'Académie française lui accordera le grand honneur qu'il mérite en le plaçant parmi ses ouvrages couronnés. Cette suprême distinction serait accueillie par tous les Canadiens comme un double triomphe, et pour les lettres et pour la nationalité.

L'abbé H.-R. CASGRAIN.

Rivière-Ouelle, novembre 1883.

CAUSERIE PHILOSOPHIQUE

(Suite)

III

PRENEZ GARDE !

Si vous ouvrez un livre de physiologie, à chaque page vous lisez le mot *cellule* ; vous le lisez à chaque paragraphe dans un traité de botanique et vous le retrouvez à chaque phrase de tout ouvrage écrit sur la zoologie. La cellule est la base des sciences biologiques, comme le verbe être est celle des études philologiques, comme l'idée est celle des investigations philosophiques. Elle est vraiment l'alpha et l'oméga de ces mondes attrayants. Et quelles merveilles ne vous en dit-on pas ? De là plusieurs de nos lecteurs, nous en sommes certains, ont senti un violent désir de se former de la cellule une idée claire et distincte. Qu'ils attendent patiemment.

D'autres peut-être ont conçu un projet plus hardi. Esprits élevés et nobles, ils se sont penchés comme Fénelon et Lamartine sur la nature sensible, ils en ont, comme eux, senti les palpitations et admiré les beautés. Mais bientôt instruits des mystères qu'elle recèle : “ Eh bien ! se sont-ils dit, allons plus loin, puisqu'il y a un plus loin.” Et ils se sont promis de jeter un regard sur le monde microscopique et d'examiner en elles-mêmes les merveilles des molécules vivantes.

Prenez garde ! leur dirai-je avec tous les amateurs du microscope ; prenez garde ! et avant tout, voyez bien s'il ne serait pas mieux pour vous de vous en remettre aux histologistes de profession.

Le microscope de fait est, entre tous les instruments de physique, le plus insidieux, le plus trompeur ; c'est une sirène qui enchante, un talisman qui fascine. Quelque soit l'objet visible sur lequel on l'interroge, il révèle des secrets si nouveaux, il opère sous les yeux des transformations si inattendues, si gracieuses, si étonnantes, qu'un admirateur de la na-

(1) Une paroisse canadienne au 17^e siècle.



LI HONG-TCHANG

COMMANDANT DES TROUPES CHINOISES DANS LES PROVINCES LIMITOPHES DU TONKIN

ture ne résiste pas à de pareils attraits. Heureux d'être vaincu par les charmes de cette étude, il s'y attache, se passionne pour elle ; et insatiable dans son désir de voir, il oublie, auprès de son microscope, toute autre préoccupation, quelque importante qu'elle soit.

Prenez donc garde ! hommes affairés, qui avez cependant encore conservé quelque amour pour la nature. Le microscope est l'ennemi des affaires.

C'est que ce cher microscope embellit tout, purifie tout. Que n'en a-t-on point parfois pour lire certains livres et contempler certains hommes ? Ainsi, un flocon de neige vous apparaît un amas d'étoiles et de rosettes d'une délicatesse à le disputer avec avantage à la plus fine dentelle de Bruxelles ; dans les pétales d'une fleur, vous voyez une véritable mosaïque de rubis, de chrysolithes, de saphirs, produisant sur vos yeux un si agréable miroitement de couleur que nul artiste italien n'aurait l'ambition d'essayer même de l'atteindre et que l'arc-en-ciel lui-même devient d'une pâleur extrême.

La reine d'Angleterre, aux jours de cérémonie, n'eût jamais manteau orné de garnitures plus riches et de parures plus précieuses que les ailes du cousin, au milieu de ses travaux journaliers. Mais pourquoi chercher si haut dans l'échelle des êtres un sujet d'admiration ? Une gouttelette de solution saline vous présente tout un champ microscopique de cristaux taillés à l'équerre avec une délicatesse extrême ; tous ont un même type, mais ils sont aussi variés dans leurs combinaisons que les amas de glaces polaires ou que les roches gigantesques qui couronnent les sommets des Alpes.

O nature, faite par Dieu, que mieux étudiée et mieux connue tu m'apprends bien à le bénir ! Il n'est pas jusqu'à ces objets, qu'on manie toujours avec répugnance, qui ne présentent de l'attrait. Un lambeau de chair, un morceau de cartilage, un éclat d'os, un bout de nerf, tout cela, vu au microscope, perd tout ce qu'il avait de repoussant, et s'offre à nos regards ébahis sous l'aspect d'un monde, bâti sur un plan d'une irréprochable régularité et d'une perfection désespérante.

Prenez garde ! le microscope pourrait bien, comme la fée enchantresse de la fable, vous enchaîner sur le rivage, et vous y retenir beaucoup plus longtemps que vous ne voudriez, beaucoup plus longtemps même que vous ne penseriez. L'esprit, en extase devant la beauté, perd de vue le temps qui coule au pied du rocher où il repose ; et cependant, le temps passe et ne revient plus !

Que si quelque amateur de la nature a le dessein de se livrer à l'étude des éléments organiques et en a le loisir, qu'il n'hésite pas : il a devant lui le plus riche champ d'explorations, jamais ouvert à l'œil de l'homme dans le monde des infiniment petits. Mais encore, qu'il ne s'aventure pas sans guide ou du moins sans informations bien précises. Une erreur, la plus petite, pourrait compromettre sérieusement ses investigations laborieuses, et alors, pendant que le naturaliste en serait amoindri, le philosophe y trouverait une mort certaine.

Le choix de l'instrument est tout d'abord d'une grande importance. Remarquables de précision et encore estimés, les microscopes du célèbre Amici ont été dépassés par d'autres moins compliqués et plus parfaits. Un élève et même un médecin pourrait se contenter d'un microscope de Hartnack de Paris. On exalte aussi, et à bon droit, je pense, ceux de Nachet, un autre opticien de Paris, ceux de Possel de Vienne, de Zeis d'Iéna, de Merz et autres. Le choix ne manque pas ; l'argent seul peut manquer. A chacun de consulter sa bourse et son goût !

Parmi ces nombreux microscopes, il en est qui grossissent l'objet 1000, 1500, et même 2000 fois. Mais, pour qui veut avoir des images nettes et bien claires, il est certain qu'il choisira un microscope qui agrandisse l'objet de 5 ou 600 diamètres seulement. Au-delà, les images deviennent de moins en moins précises, comme d'ailleurs celles d'un objet trop rapproché des yeux. Il est d'ailleurs à observer qu'avec un pareil instrument la superficie de l'objet augmentera 250,000 ou 360,000 fois ; ce qui est déjà respectable.

Une autre information que ne manquera pas de donner un microscopiste à ses nouveaux amis ou collègues, c'est qu'il faut bien prendre garde à l'objet qu'ils observent. "Ce n'est pas toujours facile, leur dira-t-il discrètement, de couper et de fixer sur du verre dans la position la plus opportune, ces particules ténues que vous vous proposez d'étudier. De plus, ajoutera-t-il, il est parfois utile et parfois nécessaire d'injecter dans les tissus une matière colorée, qui, par le contraste des teintes ici plus pâles, là plus foncées, fassent ressortir davantage les éléments divers. Cette opération délicate n'est point de celles que tous peuvent se promettre de conduire avec succès." Et, à la différence de grand nombre de conférenciers modernes, arrivant à la partie pratique de son petit discours, il ne manquera point d'aviser ses novices en microscopie, de s'en remettre dans le principe surtout à d'autres plus experts qu'eux. Peut-être même pourra-t-il leur offrir pour leurs expériences, quelques préparations microscopiques d'un Hyrti de Vienne, d'un Herbet de Wurzburg ou d'un

Bourgoigne de Paris. Si l'historiographe a cette complaisance, ils se garderont bien de refuser : difficilement ils trouveraient meilleure matière à leurs études. Nous, non plus, nous ne refuserons pas ce service, et, aidés ainsi d'un bon guide et d'un excellent préparateur, nous entrerons, voiles déployées, dans le monde trop inexploré vers lequel nous nous sommes orientés jusqu'ici et nous avons essayé de préparer les voies. La terre est en vue : elle nous dédommagera largement des peines et des fatigues de la route.

GIULIO.

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

(Suite)

LOPE DE VÉGA

Il est un homme étonnant qui brille par-dessus tous les autres dans la littérature de son pays, qui sillonne en tous sens, partout où il porte ses pas, le champ littéraire, et de tous côtés, à son passage, on s'écrie : "place au prodige de la nature, au phénix des Esprits, à l'heureux, au glorieux Lope Felix de Véga Carpio !"

"Pour lui, s'écrie M. de Puibusque, la poésie est comme le nectar des dieux de l'Olympe ; elle coule à plein bord et sans une seule goutte d'amertume dans sa coupe enivrante ; les applaudissements qui l'accueillent aujourd'hui l'accueilleront demain, plus nombreux, plus bruyants, plus frénétiques ; ils l'accueilleront jusqu'à son dernier jour et aucune voix n'osera s'élever contre une si longue ovation, et l'envie même sera réduite à passer la frontière pour épancher plus librement son fiel."

Le grand poète dramatique de l'Espagne naquit à Madrid le 25 novembre 1562, et il y mourut le 26 août 1635, âgé de 73 ans.

Orphelin à l'âge de douze ans il fit quelques études à l'université d'Alcala, sous le patronage de l'évêque d'Avila, son second père. Jamais poète dramatique ne se révéla si à bonne heure. A onze ans il composait des pièces que ses camarades récitaient.

Devenu plus tard le secrétaire du duc d'Albe, il épousa dona Isabelle de Urbina, qui mourut peu de temps après son mariage. Pendant les quelques instants de bonheur qu'il avait coulés avec son épouse, il écrivit l'*Arcadie*, poème héroïque et pastoral imité du merveilleux ouvrage de *partu Virginis*, de Sannazar.

Des envieux lui suscitèrent un duel où il tua son adversaire, ce qui lui ferma les portes de la capitale. Il n'avait rien de mieux à faire, selon lui, que courir les aventures. Il s'embarqua sur la fameuse flotte de Philippe II, l'invincible *Armada*, dont le désastre assura la couronne à Elisabeth d'Angleterre.

De retour de ce voyage, le poète entra dans les ordres après avoir contracté un second mariage qui ne fut pas plus heureux que le premier. Il continua à écrire pour le théâtre.

"Dès son début, Lope annonça ce qu'il devait être un jour ; une étonnante invention, une grande variété dans les caractères, le style le plus fleuri, la moquerie la plus incroyable, les événements les plus romanesques caractérisent chacune de ses œuvres. C'est un prodige enchanteur des fleurs et des pierres précieuses ; cet homme extraordinaire possédait à lui seul toutes les variantes du génie espagnol ; il déridait les inquisiteurs, apprenait des intrigues amoureuses aux gentilshommes, charmait les ennuis du sombre Philippe II et soulevait toutes les joyeuses émotions du peuple. N'était-ce pas réunir en lui toutes les conditions du succès aux yeux d'un peuple comme le peuple espagnol ? Aussi Lope de Véga fut-il proclamé *monarque de la comédie*, même par son infortuné rival Cervantes" (1).

Jamais poète n'a été doué d'une fécondité aussi étonnante. Il laissa plus de 1800 comédies, outre des sonnets, des épîtres, des satires et des dissertations. Neuf cents de ses pièces ont été imprimées ; elles ont toutes été représentées. Il affirme lui-même que plus de 100 de ses comédies ont passé en vingt-quatre heures de sa pensée au théâtre.

On a calculé que Lope de Véga a dû écrire par jour pas moins de 900 lignes de vers ou de prose formant 133,000 pages ou 21 millions de vers. Ses *autos*, au nombre de 400, comme ses comédies, pèchent par l'ensemble ; mais sa poésie est toujours belle, toujours riche.

Parfois il fait preuve d'une bizarrerie incroyable et d'un mauvais goût qui étonnent de la part d'un homme si distingué.

De tous les écrivains espagnols, Lope de Véga est celui qui fut le plus en honneur, car il y eut une époque où le public de Madrid était si exigeant qu'il lui fallait tous les jours une pièce nouvelle, et Lope de Véga seul était capable de plaire en comblant le gouffre. On alla jusqu'à fermer le théâtre parce que le poète national n'était pas prêt. Eschyle et Eurypide furent-ils à ce point comblés des faveurs de la fortune ?

Lope de Véga a trop négligé l'art et n'a pas assez soigné ses pièces. Il restera toujours un improvisateur

fécond, brillant, charmant, mais il ne saurait être l'artiste soignant son œuvre jusqu'à la perfection. On peut en effet s'écrier avec Cantu : où est ici la noble indépendance du génie ? où trouver l'inspiration religieuse cherchant à travers le labyrinthe de la vie le fil qui seul peut en indiquer la route ? Et cependant une extrême richesse d'invention, une ardente imagination, le langage poétique, et ces éclairs de génie qu'aucun art ne peut produire, révèlent dans Lope de Véga le véritable poète. Il étudia l'histoire de son pays non pour en tirer de vrais drames, mais les faits les plus appropriés à ses intrigues qui sont des contes mis en dialogues, où il entremêle le sérieux et le ridicule, le vulgaire et le sublime, le naïf et l'extraordinaire, sans intention d'instruire ou de critiquer, mais en vue de tenir l'âme attentive et de l'intéresser.

Ses pièces font encore les délices de la vieille Espagne. *La Hermosura de Angelica*, la *Hermosa fea*, les *melindres de Belisa*, la *mosa de Cantara*, les *siete infantas de gara*, les *Bizarrias de Belisa* attirèrent encore au spectacle une foule d'empresés. Il a puisé le sujet de ses pièces dans trois sources : 1o dans la Bible, les légendes et l'antiquité profane ; 2o dans les chroniques et les romances nationales ; 3o dans la peinture des mœurs modernes, où il semble n'avoir eu d'autre but que de charmer et intéresser.

CALDERON DE LA BERCA

A don Pedro Calderon de la Berca était réservé l'honneur d'ouvrir à la muse chrétienne les régions vivifiantes du drame et de faire pour l'Espagne ce que Pierre Corneille fit pour la France.

Si Calderon a une marche plus ferme, si Morato est plus sagement comique, Tirso de Molina plus incisif et plus hardi que Lope de Véga, Calderon l'emporte sur ce dernier par l'élevation, la grandeur, l'ampleur et la perfection du plan. Il soutint le théâtre en projetant jusqu'au seuil du dix-huitième siècle les rayons mourants de la poésie nationale. Il remua d'un bras vigoureux et infatigable ce champ que Lope de Véga avait sillonné à la course ; l'art lui prêta plus de fécondité que Lope n'en avait reçue de la nature. Contemporain de Corneille, ces deux grands hommes ont élevé à leur patrie des monuments impérissables, et aucun poète après eux n'a pu dépasser les hauteurs que leur génie avait illustré d'un éclat immortel.

"Si jamais le nom de grand poète a été mérité sur la terre, c'est à Calderon qu'il revient ; il n'a peint l'amour terrestre que sous des traits vagues et généraux, il n'a parlé que la langue poétique de cette passion. La religion est son amour véritable ; elle est l'âme de son âme ; ce n'est que pour elle qu'il fouille au fond de nos cœurs et l'on croirait qu'il a tenu en réserve, pour cet objet unique, nos plus fortes et nos plus intimes émotions : ce mortel favorisé s'est échappé de l'obscure labyrinthe du doute, et a trouvé un refuge dans la sphère élevée de la foi ; c'est de là qu'au sein d'une paix inaltérable, il contemple et décrit le cours orageux de la vie. Eclairé de la lumière religieuse, il pénètre dans tous les mystères de la destinée humaine ; le but de la douleur n'est plus une énigme pour lui, et chaque larme de l'infortune lui paraît semblable à la rosée des fleurs, dont la moindre goutte réfléchit le ciel. Quelque soit le sujet de sa poésie, elle est une hymne de réjouissance sur la beauté de la création, et il célèbre avec une joie toujours nouvelle les merveilles de la nature et celles de l'art, comme si elles lui apparaissaient dans leur jeunesse primitive et dans leurs plus éclatantes splendeurs." (1)

Don Pedro Calderon de la Berca naquit à Madrid le 1^{er} juin 1601 et y mourut en 1682, à l'âge de 81 ans. Il appartenait à une famille noble qui lui fit faire de bonnes études à Salamanque. A l'âge de 13 ans, le jeune Calderon avait déjà écrit un poème, le *Char du soleil*. Il embrassa la carrière militaire, mais son goût pour la poésie le ramena à Madrid auprès de son Médecin, le roi-poète Philippe IV. Avec Lope de Véga il fut le plus honoré de tous les poètes espagnols ; sa longue carrière ne fut qu'un long triomphe. En 1651, à l'âge de 55 ans, il entra dans les ordres sacrés.

C'est un fait remarquable de voir la plupart des grands écrivains de la catholique Espagne se vouer à la culture de la vigne du Seigneur. Ponce de Léon, Louis de Grenade, Lope de Véga, Calderon de la Berca, Morato, Solis, Tirso de Molina finirent par se donner à l'Eglise.

Dans sa nouvelle situation, Calderon composa surtout des *autos sacramentales*, genre dans lequel il a surpassé tous ceux qui s'y sont livrés. Pendant 37 ans il fut chargé par la municipalité de composer des drames qu'on représentait aux principales fêtes religieuses.

Calderon a laissé 120 comédies, 100 actes sacramentels, 200 prologues, 100 intermèdes, petites scènes populaires, un poème sur Marie-Anne d'Autriche, dernière femme de Philippe IV, d'autres poésies sur le déluge universel, sur les quatre fins dernières de l'homme, sur la peinture, sur la comédie ; des chansons, des sonnets et des romances. Ses drames se di-

(1) Lottin de Laval.

(1) F. Schlegel.

visent en trois classes, savoir : héroïques ou historiques, religieux et de cape et d'épée, ou représentation des scènes de la vie commune. Ses meilleurs drames dans le genre héroïque et historique sont : *Le médecin de son honneur*, *L'alcade de Labamea*, *A secret affront secrète vengeance*, *Le Tétrarque de Jérusalem*, *Aimer après la mort*, *La vie est un songe*; dans le genre religieux, son chef-d'œuvre, le *Prince Constant et martyr de Portugal*, *Le magicien prodigieux*, *La dévotion de la Croix*; enfin parmi les comédies de cape et d'épée : *La maison à deux portes*, *Le feint astrologue*, *La Dame revenant*, *Les matinées d'avril et de mai*. Il ne faut pas badiner avec l'amour, *Gardez-vous de l'eau qui dort*, *Le secret à haute voix*, etc.

Caldéron est celui dont les autos sont les plus célèbres; c'est aussi ses meilleures compositions. On appelait autos sacramentales ou actes sacramentels des drames religieux et allégoriques qui avaient pour interlocuteurs des abstractions personnifiées comme le monde, la grâce, la nature, l'islamisme, le judaïsme, la foi, l'hérésie, le péché, la mort, etc.

Si la plupart de ces drames eussent été plus réguliers, moins monotones, et sans les bouffonneries insipides des *graciosos*, la beauté de ces poésies religieuses serait plus goûtée.

Le grand talent de Caldéron c'est d'annoncer les surprises et de piquer sans cesse la curiosité. Il a donné à la comédie espagnole toute la perfection dont elle est susceptible. La grandeur et l'enthousiasme marchent de pair dans ses drames. On pourrait lui reprocher de n'avoir pas observé avec assez de scrupule les couleurs locales.

Proposer une fin, un sentiment, un fait; le développer par tous les aspects possibles, quelques soient les moyens d'y parvenir, tel a toujours été l'art des dramaturges espagnols. "Les étrangers sauront, disait Lope de Véga, qu'en Espagne les comédies ne suivent pas les règles de l'art. Je les ai faites comme je les ai trouvées, autrement elles n'auraient pas été comprises. Ce n'est pas, grâce à Dieu, que j'ignore les préceptes de l'art; mais celui qui les suivrait serait sûr de mourir sans gloire et sans profit. J'ai parfois écrit selon l'art, que fort peu connaissent; mais quand d'autre part je vois les monstruosité où courent le vulgaire et les femmes, je me fais barbare pour leur usage... En conséquence, lorsque je dois écrire une comédie j'enferme les règles sous clefs et je mets dehors Plaute et Térence afin que leurs voix ne s'élèvent pas contre moi, attendu que la vérité crie dans les livres muets... Je compose pour le public; puisqu'il paye il est juste que je lui parle de la langue des sots qui lui plaît."

TIRSO DE MOLINA

Le véritable nom de ce capucin était Gabriel Tellez. La plupart des critiques l'ont passé sous silence; Simondi et Signorelli semblent n'en avoir jamais entendu parler; Schlegel le range simplement au nombre des dramaturges du temps de Lope de Véga; Bouterweck, si exact d'ordinaire, s'est complètement abusé sur son compte; Ochoa fixe la date de sa naissance vers 1570, et celle de sa mort en 1648, ce qui lui donnait 78 ans. Il fut tour à tour docteur, maître en théologie, prédicateur de la nouvelle Castille, etc. Ses écrits sont assez rares de nos jours, mais un choix de ses meilleures pièces a été publié : *Teatro exogido de fray Gabriel Tellez*, Madrid, 1839-1842, 12 vols in-8. On trouve encore quelques-unes de ses pièces dans les *Teatro del Theatro Espanol*. On estime à un cent le nombre de ses comédies. Il a aussi laissé des *Nouvelles* bien rares de nos jours.

"Cet auteur, dit Lope de Véga, montre dans ses comédies un esprit vif et délié. Plan, conduite, détail, tout est ingénieux. Il y a un grand fond dans la partie morale, et les dénouements sont tels qu'ils doivent être."

Si on ne savait pas que Tirso était le contemporain de Lope de Véga, et si on ne connaissait pas l'indulgence de ce dernier qui a loué tous ces petits poètes secondaires, ses élèves, on serait tenté d'acquiescer à cet éloge. Mais on doit reconnaître que les drames qui nous restent de Tirso ne sont pour la plupart que de joyeuses folies, d'extravagantes histoires d'intrigues et d'amours assez négligées pour le fond, mais soignées dans la forme, et souvent pauvres d'esprit et de saillies.

Tirso de Molina tient le premier rang parmi les disciples de Lope de Véga.

Francisco de Figueroa a fait de son *Eloge à Tirso* un chef-d'œuvre; ses bergers parlent toujours un langage convenable. Gil Polo, auteur de *Diane*, charmante pastorale, est plus orné que le précédent. Sa *Cancion de Nerea* eut autant de vogue que sa *Diane amoureuse*; ses bergers sont trop savants. Pedro de Espinosa excelle dans le poème narratif. Ses idylles annoncent un coloriste aussi pur que brillant. Louis Barahona se fit connaître comme poète à la fin du XVI^e siècle. D'une imagination fougueuse, il cherche à s'élever à des hauteurs inaccessibles pour lui avec toute la hardiesse d'un esprit supérieur. Les *Larmes d'Angélique* est de beaucoup son meilleur ouvrage. Mais le talent le plus flexible, celui qui s'associe à tous les genres et

qui prend tous les tons, parmi les poètes pastoraux de cette époque, est Vicente Espinel (1544-1634), l'habile traducteur de l'art poétique d'Horace. C'était un esprit supérieur. Il dota l'Espagne d'un roman, *Don Morcos de Obregon*, ajouta une cinquième corde à la guitare, employa le premier les dizains qui ont conservé son nom (*espanelas*).

Balbuena (1568-1627) est, suivant Quintana, un des poètes les plus féconds de l'époque des Argensola. Son poème pastoral du *Siècle d'or* et son poème épique de *Bernardo* contiennent des beautés de premier ordre et des défauts vulgaires. Sans s'occuper des règles de l'art il écrit d'une main vigoureuse. Nul, parmi ses contemporains, n'a su si bien broyer ses couleurs et donner du vernis à ses compositions. Le talent de Balbuena ressemble à ces champs couverts d'une luxuriante végétation; tout s'y confond avec une profusion, une exubérance telle que l'esprit s'en fatigue avant d'avoir tout vu. Arguijo a toutes les marques d'un esprit supérieur. Parmi ses sonnets moraux, on cite surtout ceux qui ont trait à l'*Avarice*, au *Calme* et à la *Tempête*.

Les Argensola (Lupercio et Bortholomé) ont exercé sur leur époque une influence bienfaisante. Ce n'est pas qu'ils se fassent remarquer par une imagination supérieure; leur grand mérite est d'avoir introduit, à une époque où l'art était encore chancelant, cet ordre, cet arrangement, cet amour des règles, sans lesquelles il n'y a pas de véritable poésie. Lupercio a brûlé, avant de mourir, la plupart de ses écrits. Son frère, Bortholomé, a laissé de nombreux ouvrages, entre autres l'*Histoire de la conquête des îles Mollesques*, les *Annales d'Aragon* et les *Rimas*. Le premier était un politique grave, honnête et loyal; le second un prêtre austère, pieux et réservé. C'est justement ce qu'il fallait pour asseoir sur des bases solides cette fameuse école des Argensola, qui avait pour but de soumettre les notions du beau et du vrai aux règles du goût.

On cite parmi le peu qui reste des œuvres de l'aîné un sonnet sur le *Sommeil*. C'est un modèle du genre. Les *Odes* ou *Cancions religieuses* de Bortholomé, ainsi que ses deux satyres sur les *Vices des cours* et les *Prétentions des hommes*, lui ont acquis l'admiration de ses concitoyens.

Cespedes (1538-1608) est à la fois sculpteur, peintre, antiquaire et poète. Son poème de la peinture, dans le genre didactique, n'est pas complet; ce qui reste suffit pour immortaliser le poète, comme sa *Cène* a immortalisé le peintre.

Le plus grand traducteur de l'Espagne est Juan de Xaurequi (1641). Ses derniers ouvrages se sentent un peu de l'afféterie du gongourisme. Sa traduction d'*A-minta* est la plus classique de la poésie castillane; on ne peut faire cette louange à ses *Rimas* ni à la *Pharsale* et à *Orphée*.

Juan de la Cruz (1542-1591), carmélite déchaussé, se distingua dans la poésie mystique. Sa *cancion*, la *Nuit obscure*, et le *Dialogue entre une âme et le Christ son époux*, sont tous deux ravissants. C'est le Tibulle de l'Espagne:—toujours tendre, toujours affectueux, toujours suave et coulant, harmonieux et châtié.

Les *Cantilènes*, les *Délices* et les *Erotiques* de Villegas (1595-1669), sont l'œuvre de sa jeunesse; il est demeuré le maître de la cantilène en Espagne. Heureux, s'écrit un de ses admirateurs, qui peut entendre une jeune fille de Madrid ou de Tolède réciter la cantilène du *Petit oiseau*, ou la *Lutte d'amour*, ou l'*Abelle dans le rosier*! sa voix cadencée, son geste expressif, ses yeux riant, tout, jusqu'au balancement de sa tête, relèvent le charme intime de ces belles mélodies, aux refrains si voluptueux et si vifs; de tels chants, pour nous servir d'une expression espagnole, sont comme ces vins généreux et pétillants qui échauffent la tête du jeune homme et qui réjouissent le cœur du vieillard.

La poésie épique n'a jamais pu réussir en Espagne; Ercilla, auteur de l'*Araucanie*, semble l'emporter sur tous. Il occupe le premier rang après le portugais Camoëns. Esquissons ces deux portraits.

EDMOND LABEAU.

(A suivre.)

CHOSSES ET AUTRES

Sa Grandeur Mgr Ignace Bourget est entré dans sa quatre-vingt-cinquième année.

Les examens du service civil sont commencés depuis avant-hier, sous la présidence de M. A.-D. DeCelles.

Le dernier numéro de la *Gazette du Canada* contient un avis prorogant le parlement au 17 décembre.

Sir Charles Tupper, dit une dépêche de Londres, s'embarquera vers le 25 décembre pour revenir au Canada.

L'Union des commis-marchands de Montréal aura prochainement son dîner annuel au Windsor.

Le *Chronicle*, de Québec, dit tenir de bonne source que le général Luard doit être rappelé en Angleterre prochainement.

On craint que le voyage projeté du prince Frédéric-Guillaume de Prusse en Espagne ne soit une nouvelle cause d'irritation pour la France.

M. Vermond, le député français qui a passé quelques mois en Canada, est parti pour la France samedi dernier.

Le *Kingston News* annonce que sir John Mac Loughlin doit être élevé prochainement à la pairie par le gouvernement impérial.

Le nouveau crédit voté par les Chambres françaises, pour continuer les opérations dans le Tonquin est, dit-on, de 9,000,000 de francs.

Une adresse de bienvenue a été présentée la semaine dernière au marquis de Lansdowne par les sauvages de la tribu des Mohawks.

Un journal annonce que le Dr Dionne, rédacteur-en-chef du *Courrier du Canada*, sera nommé inspecteur d'anatomie par le gouvernement provincial.

La nouvelle société d'hygiène a tenu une réunion à Montréal. Il a été décidé à cette assemblée de fonder un journal d'hygiène populaire.

Son Eminence, Mgr Smeulders, délégué apostolique, a donné une audience aux Zouaves Pontificaux, au presbytère de l'église Saint-Patrice, à Québec.

On est à faire les arpentages pour un chemin de fer entre Chicoutimi et les paroisses baignées par le lac St-Jean. Des habitants de Chicoutimi sont les promoteurs de l'entreprise.

Dans une entrevue avec un reporter du *Globe*, M. Van Horne, gérant général du chemin de fer du Pacifique, a exprimé sa conviction que l'entreprise sera terminée en 1885.

Le Conseil-de-Ville d'Ottawa vient d'adopter une résolution demandant à la législature d'Ontario d'amender la loi électorale, de façon à accorder aux femmes le droit de vote.

Parnell et les autres agitateurs anglais viennent de former une nouvelle ligue appelée "Land Reform Union," laquelle devra se recruter surtout en Angleterre.

Le gouvernement français, fatigué des lenteurs de la Chine dans le règlement de l'imbroglio, vient de la sommer de déclarer une bonne fois ce qu'elle entend faire.

On mentionne le nom de M. S. Richards, ex-membre du gouvernement Sanfield-Macdonald et frère de sir William Richards, ex-juge de la Cour Suprême, comme devant être nommé juge de la Cour d'Appel d'Ontario.

Le commencement de surdité dont souffrait la princesse de Galles est complètement disparu; la princesse est maintenant assez bien pour sortir presque chaque jour, en compagnie de ses filles.

Son Altesse Royale la princesse Louise a fait remettre, avant son départ du Canada, une de ses photographies, avec sa signature autographe, à chacun des membres du gouvernement fédéral.

Le pape désapprouve l'émigration en masse des Irlandais catholiques en Amérique. Il condamne aussi le gouvernement anglais pour avoir permis aux Orangistes d'insulter comme ils le font encore les Irlandais catholiques.

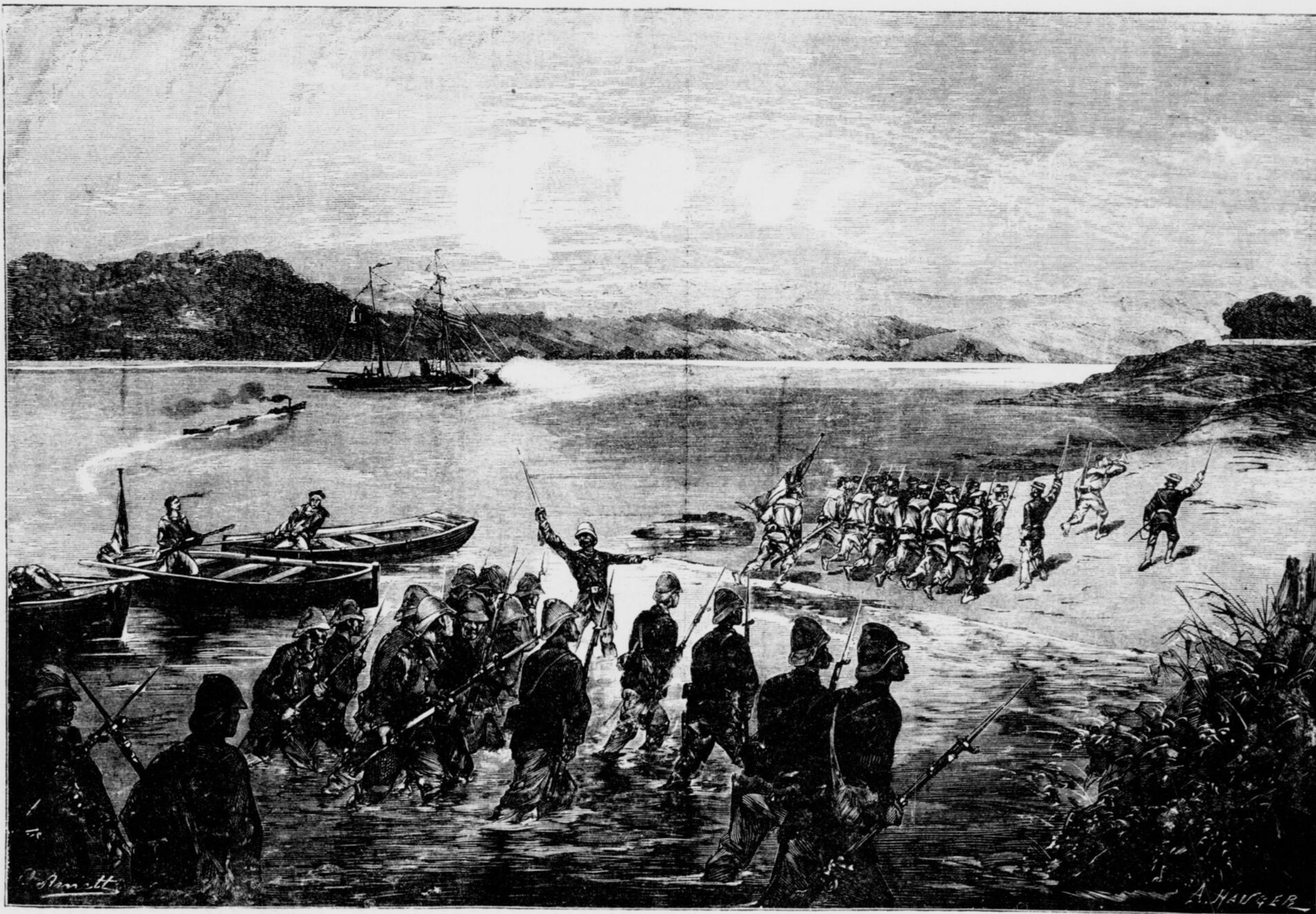
M. le juge Routhier part samedi, le 17 courant, pour l'Europe. C'est son troisième voyage. Il se rend cette fois jusqu'en Afrique. Il reviendra avec sa fille aînée, qui complète présentement son instruction à Londres.

M. Talandier, représentant du département de la Seine (France), a déposé, à la Chambre des députés, une motion à l'effet de faire gracier Berezowski, le Polonais qui a tiré sur le czar de Russie le 6 juin 1867, et qui depuis lors est en prison.

Lord Kerry, le fils aîné de lord Lansdowne, a droit de préséance après les comtes qui sont membres de la Chambre des Lords. Il est, à cet égard, dans la position de lord Clandeboye, fils de lord Dufferin. Lord Kerry est âgé de douze ans.

Il est rumeur que la princesse Amélie, la fille aînée du comte de Paris, sera mariée sous peu au grand duc Alexis de Russie. Les conseillers du czar pensent que ce mariage facilitera le rétablissement de la dynastie orléaniste et la conclusion d'une alliance entre la France et la Russie.

Lord Dufferin a repris son poste d'ambassadeur à Constantinople, après avoir achevé la mission de réorganisation dont il avait été chargé en Egypte, après la guerre. Notre ex-gouverneur est plus en faveur que jamais auprès du public anglais, et il peut aspirer à tout dans le domaine politique.



L'EXPÉDITION DU TONKIN : ATTAQUE DES FORTS DE HUE, LE 20 AOUT
LES TROUPES DE DÉBARQUEMENT MÛTANT PIED A TERRE



L'EXPÉDITION DU TONKIN : ATTAQUE DES FORTS DE HUE, LE 20 AOUT
PRISE DES DUNES PAR LES TROUPES DE DÉBARQUEMENT DE L'ESCADRE

NUIT D'AUTOMNE

L'astre éclatant du jour, terminant sa carrière,
Disparaît au couchant dans un flot de lumière ;
Quand l'ombre des grands monts couronnant le contour,
De la reine des nuits annonce le retour.

Elle apparaît au loin sous un léger nuage,
Mais son disque bientôt à nos yeux se dégage ;
Et, reprenant son cours lent et majestueux,
Ainsi qu'un globe d'or elle éclaire les cieux.

Oh ! que belle est ainsi la nuit dans sa parure !
De quels charmes nouveaux elle orne la nature !
Par elle, nos esprits portés sous mille cieus,
Dans un calme infini bercent les plus doux vœux.

Tel, portant sur son front le feu de la jeunesse,
Sont germer dans son cœur l'amour et la tendresse ;
Et de loin contemplant un récent souvenir,
Toujours veut prononcer un nom qu'il faut bénir !

Tel aussi, parvenu dans la saison moyenne,
D'un œil troublé prévoit une chute prochaine ;
Et, peu content des dons équitables du sort,
A de nouveaux désirs laisse toujours l'essor.

Enfin tel qui, longtemps après mainte tempête,
Sous le fardeau des ans a vu blanchir sa tête,
De son nom respecté se fait une grandeur,
Et, partout imposant, règne en triomphateur.

Plût à Dieu que la nuit, toujours chargée d'étoiles,
Sur nos songes dorés pût étendre ses voiles ;
Que pour toujours ravis aux douleurs du réveil,
L'homme en paix dût goûter son délicieux sommeil !

Octobre 1883.

R. C.

LE MOULIN ROUGE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XXV

SAUVAGEON

(Suite)

Sauvageon appartenait à la catégorie nombreuse de ces gens mal chanceux, auxquels le crime ne réussit pas. Il aurait eu tout à gagner, non seulement au point de vue moral, mais encore à celui des intérêts matériels, à rester ou à redevenir honnête homme, mais il ne le comprenait pas, et combien de gens, hélas ! dans une situation identique, ne le comprennent guère mieux que lui ?

Pendant deux heures il ne bougea non plus que s'il avait été changé en statue.

Au bout de ce temps, il releva la tête et une lueur douteuse rayonna sur son front pâle.

— Ça ne peut continuer comme ça, murmura-t-il avec conviction, un jour ou l'autre la chance tournera ! L'homme qui se laisse abattre comme une femmelette et qui jette le manche après la cognée, n'est point un homme ! Je vas me procurer un autre bateau, rebâtir une autre maison et recommencer ma fortune avec de nouveaux frais.

Ce peu de paroles reformait tout un programme, car nos lecteurs savent de quelle manière opérait Sauvageon pour se procurer les objets dont il avait besoin. ... Donc l'avenir allait continuer le passé.

L'ex-cabaretier ajouta, en homme qui possède une connaissance approfondie du cœur humain :

— Pour le moment je quitterai Paris, car les lapins ne me pardonneront pas de si tôt le mal qu'ils m'ont fait cette nuit, mais si le diable me prête vie, je les retrouverai tôt ou tard, et quelque chétif que je sois, je leur rendrai ce mal au centuple !

§

Laissons s'écouler un intervalle de deux ou trois jours, et retournons au Moulin Rouge, où nous retrouverons le baron de Lascars installé.

La mère Durocher et ses fils, séduits par les manières gracieuses et familières, et surtout par la générosité de Roland qu'ils considéraient comme un personnage, avaient fait preuve du plus grand zèle. Les meubles indispensables, achetés chez un brocanteur de Rueil, garnissaient la pièce aux boiseries de chêne ; un petit bateau plat, tout neuf et peint en vert, dormait au bas de l'escalier, attaché par sa chaîne à l'un des pilotis ; enfin, les deux jeunes gens, munis de haches et de pioches, avaient ouvert quelques sentiers dans la forêt vierge de l'enclos, et placé de grosses pierres sous les plus grands arbres de manière à improviser des bancs.

Il était en outre convenu que l'un d'eux, chaque matin, apporterait à Roland les provisions nécessaires pour sa nourriture.

A peine cette installation achevée, le baron ressentit les premières atteintes d'un mal terrible entre tous, et inévitable après le changement complet si subit qui venait de se faire dans son existence. On devine que nous voulons parler de l'ennui. ...

Ces atteintes furent si vives et si soudaines, que Lascars frissonna malgré lui.

— Si je m'abandonne, se dit-il, je suis un homme perdu ! Il faut donc user de toute mon énergie pour la résistance pendant un temps d'épreuve qui ne sera pas long. ... la vie de Paris et si dévorante, on est entraîné malgré soi dans un tel tourbillon d'activité fiévreuse, que le temps manque pour se

souvenir, et qu'on oublie vite les absents. C'est à peine, dans six mois, si mes meilleurs amis et mes ennemis les plus chèreux se souviennent de mon nom. ... Mes créanciers, me croyant mort ou expatrié, aurent porté le deuil de leurs créances et se trouveront très heureux d'accepter avec enthousiasme les arrangements que je leur ferai proposer. Alors, je réparerai sans rien craindre, et quelque brillant mariage avec une fille de finance me remettra plus que jamais à flot ! N'en déplaise à mes ancêtres, vive une mésalliance qui nous enrichit ! Il ne me reste que mon nom. ... C'est une valeur, je le vendrai cher ! Six mois d'exil, après tout, ne sont point l'éternité ! L'ennui est un fâcheux ennemi, mais la pensée d'un radieux avenir me donnera le courage de le combattre et de le vaincre. ... Je veux me cuirasser de toutes pièces. ... occuper toutes mes heures. ... ne lui laisser aucune place à prendre. ... et, d'abord, pour commencer, je me fais pêcheur dès demain. ...

Lascars avait raison, l'homme occupé peut défier l'ennui, l'ennui vaincu s'enfuit devant le travail de l'intelligence ou du corps.

Les fils de la mère Durocher, fort épris de leur profession qu'ils considéraient de très bonne foi comme l'une des plus belles du monde, ne pouvaient manquer d'approuver le projet de Roland.

Ils se mirent à son entière disposition et prirent l'engagement formel de lui révéler, sans en réserver un seul, tous les secrets du métier.

Dès le jour suivant, il partit avec eux pour commencer son apprentissage, et il goûta quelque plaisir à tendre les lignes, à lever les nasses, à jeter les filets et à les retirer de l'eau, gonflés de poissons frétilants, aux écailles argentées.

Tout en pêchant, les fils Durocher ne se condamnaient point au silence et racontaient à leur élève les menus incidents et les petits bruits du pays, qu'il écoutait avec attention, sinon avec intérêt.

— Faut vous faire savoir, mon digne monsieur, dit l'un d'eux après avoir effleuré successivement divers sujets, faut vous faire savoir qu'il y a présentement, de nos côtés, de mauvaises gens.

— De quelle façon l'entendez-vous ? demanda Lascars.

— Je l'entends de rôdeurs et voleurs de nuit, qui viennent de Paris, bien sûr, avec des intentions malhonnêtes. ... répliqua le jeune pêcheur.

— Ah ! ah ! et comment savez-vous cela ?

— Nous avons failli, hier soir, sur le coup de onze heures et demie, être dévalisés d'un bateau. ...

— En vérité !

— C'est comme je vous le dis, mon digne monsieur ! Je revenais de Marly-le-Roi ; il faisait noir plus qu'au fond d'un four, j'allais rentrer à la maison quand j'entendis tout à coup grincer une chaîne du côté de la rivière, je dressai l'oreille, je descendis la berge, et, qu'est-ce que je vois tant bien que mal à travers la nuit ? un gaillard accroupi sur le sable et en train de limer le cadenas de notre meilleur bachot !

— Alors qu'avez-vous fait ?

— J'ai fait une bêtise. ... Au lieu de ne rien dire, de marcher tout doucement et de tomber sur mon drôle à coups d'aviron, j'ai crié : Au voleur ! de toutes mes forces. ...

— Et le coquin a pris la fuite ?

— Naturellement.

— Vous l'avez poursuivi ?

— Bien entendu. ... mais il faisait si noir, qu'au bout de deux minutes j'avais perdu sa trace et qu'il court encore. ... il reviendra peut-être la nuit prochaine, et je le voudrais de tout mon cœur, car mon frère et moi nous serons sous les tilleuls, avec de bons fusils, pour le recevoir comme il le mérite et lui souhaiter la bienvenue. Déjà, mon digne monsieur, je vous le conseille. ... ouvrez l'œil de votre côté, ne fermez pas l'oreille et faites attention nuitamment, rapport à votre bateau, qui est un beau bateau, et qui vaut son prix.

XXVI

RENCONTRE PRÉVUE

Pendant toute la journée, les habitants de Bougival purent voir assis sur la berge, les jambes pendantes, les pieds à fleur d'eau, dans un état d'immobilité complète, un petit homme roussâtre, assez mal vêtu et doué d'une physionomie médiocrement engageante.

Ce petit homme pêchait à la ligne avec un instrument d'une simplicité toute primitive, consistant en une ficelle attachée au bout d'une gaule et terminée par une épingle recourbée, à laquelle une grosse mouche ou quelque fragment de vermisseau servait d'amorce.

Mais sans doute l'habileté du pêcheur suppléait aux déficiences de l'engin, car de seconde en seconde le petit homme roussâtre détachait de son épingle un goujon, une ablette ou une perche.

Le soir venu, il entra dans le cabaret le plus proche avec son butin qui représentait pour le moins cinq ou six livres de poissons de toutes les tailles, et il offrit d'abandonner la moitié de ce butin à la condition qu'on lui ferait cuire le reste et qu'on y joindrait un morceau de pain et un verre de vin.

Le cabaretier n'eut garde de refuser un marché aussi avantageux ; le petit homme soupa longuement, et, quand il reprit son chapeau de paille et son bâton, la nuit était déjà venue.

— Où diable vous en allez-vous comme ça, si tard, mon brave garçon ? lui demanda le cabaretier.

— Je vais où je veux, répondit le pêcheur d'un ton bourru, les chemins sont à tout le monde. ...

Et, sans attendre d'autres questions, il s'enfonça dans les ténèbres.

— Drôle de paroissien tout de même. ... murmura le cabaretier.

Puis, s'adressant à sa femme, il ajouta :

— Ce petit homme ne me revient guère. ... s'il se fait cette nuit par hasard quelque mauvais coup dans Bougival ou aux environs, ça ne m'étonnera pas beaucoup.

L'habile pêcheur avait pris, du moins en apparence, la route conduisant à Saint-Germain.

Après avoir tour à tour manié l'aviron et jeté l'épervier pendant cinq ou six heures, Lascars rentra au Moulin Rouge aussi complètement brisé que s'il avait reçu sur tout le corps une volée de coups de bâton.

— Je vais dormir tout d'un somme jusqu'à demain matin, se dit-il en se jetant sur son lit. Il me semble déjà que je dors debout. ...

Lascars se trompait. Excédé par une agitation nerveuse qu'il crut devoir attri-

buer à la pesanteur de l'atmosphère dans la chambre qu'il occupait, Lascars se leva, ouvrit la fenêtre, et baigna ses tempes dans l'air refroidi.

Un silence profond régnait, interrompu seulement par le murmure monotone des eaux de l'écluse et par le grondement sourd et continu des grands rouages de la machine de Marly. Lascars écoutait distraitemment ces vagues rumeurs qui semblaient les voix de la solitude et de la nuit, lorsqu'un bruit soudain, à la nature duquel il paraissait impossible de se méprendre, le fit tressaillir et prêter l'oreille avec attention.

Ce bruit était très évidemment produit par l'action d'une lime d'acier sur un morceau de fer.

Le baron se souvint à l'instant même du vol tenté pendant la nuit précédente, de l'autre côté de la Seine, à l'embarcadere des fils Durocher, et il se mit point en doute que le voleur, espérant prendre une prompt revanche de son précédent insuccès s'occupait avec zèle et activité à couper la chaîne du bateau.

— Voilà un gaillard qui me paraît avoir une singulière ténacité dans l'esprit, et beaucoup de suite dans les idées, murmura Lascars. Je suis curieux de faire sa connaissance.

Au lieu de crier sottement : Au voleur. ... comme le fils Durocher, la veille au soir, le baron quitta sa chambre à pas de loup, ouvrit, non sans des précautions infinies, la porte extérieure du Moulin Rouge, descendit, avec une légèreté de fantôme, l'escalier de pierre dont les dernières marches se pendaient sous l'eau, et arriva jusqu'à deux pas de la barque sans avoir donné l'éveil au nocturne dévaliseur qui continuait paisiblement sa besogne et faisait preuve d'une quiétude inaltérable.

La lime mordait le fer d'une façon tout à la fois vigoureuse et régulière ; l'homme accompagnait son travail d'une espèce de ronronnement qui rappelait, tant bien que mal, un pont neuf alors en vogue.

— Tudieu ! pensa Lascars, voilà le plus beau sang-froid du monde ! Ce gaillard-là n'en doit pas être à son coup d'essai ! je crois que sa figure tout à l'heure sera réjouissante !

En même temps il se pencha vers le voleur qui s'était agenouillé sur la dernière marche de l'escalier afin de fonctionner plus à son aise, et le saisissant au collet d'une main ferme, de manière à rendre inutile toute tentative de fuite, il lui dit :

— Pas de résistance, mon bonhomme, pour peu que vous teniez à la vie ! Je suis armé, et tout disposé, je vous assure, à faire usage de mes armes. ...

— Au nom du ciel, mon charitable monsieur, prenez pitié d'un pauvre père de famille sans ouvrage ! ne me perdez pas ! je n'avais point d'intention mauvaise. ... je ne voulais que vous emprunter votre bateau cette nuit, afin de pêcher un peu de poisson pour mes nombreux enfants, et je vous l'aurais sans faute ramené demain matin. ...

Dans le but d'ajouter à l'éloquence de ces paroles, le voleur crut devoir y joindre malgré les ténèbres, une pantomime attendrissante. Il joignit donc les mains et il les tendit vers Lascars, autant du moins que lui permit l'étroitesse du poignet de fer qui le maintenait par derrière et paralysait ses mouvements.

— Il me semble que cette voix ne m'est point inconnu. ... se dit le baron en écoutant les supplications de son prisonnier. Sans aucun doute je l'ai entendu et même il n'y a pas longtemps. ... j'éclaircirai cela tout à l'heure.

Puis il répondit avec ironie :

— Vous êtes très honnête, mon bonhomme. ... vous l'affirmez, et je me garderais bien d'en douter. ... Donc, non seulement vous ne serez pas puni, mais vous serez récompensé. ... cette récompense, je ne vous la ferai point attendre. ... venez chez moi. ... nous en causerons. ...

— Allez-vous me mettre à mort ? s'écria le voleur effaré. ... Allez-vous m'égorger sans pitié ?

Le baron ne put comprimer un éclat de rire.

— Vous mettre à mort ! répliqua-t-il ensuite, et pourquoi faire, grand Dieu ? est-ce que vous me prenez pour un ogre ? non. ... non. ... venez sans crainte, mon bonhomme. ... votre peau ne court aucun risque.

Un peu réconforté par cette assurance, le voleur, dont les jambes flageolaient sous lui comme celles d'un homme ivre, gravit sur ses pieds et sur ses mains les marches de l'escalier, et franchit avec Lascars le seuil du Moulin Rouge.

— Si vous faites un pas, bonhomme, je vous brûle la cervelle ! agissez en conséquence !

Inutiles paroles et vaine menace ! l'infortuné prisonnier ne songeait qu'à se tenir coi ! ...

Lascars battit le briquet, attacha la flamme à la mèche d'une petite lampe, et la chambre se trouva faiblement éclairée. ...

Le baron et le voleur échangèrent alors un regard rapide et curieux ; ils se reconnurent ; une double exclamation jaillit de leurs lèvres.

— Sauvageon ! s'écria Lascars stupéfait.

— Le gentilhomme de l'autre nuit ! murmura Sauvageon, dont le visage, un instant contracté par l'inquiétude et par l'effroi, reprit aussitôt son expression accoutumée. Foi de bon garçon, continua-t-il, j'aime mieux que ce soit vous que tout autre, et je suis même très content de vous voir, attendu que j'ai des réclamations à vous adresser. ...

— Des réclamations ! vous ? ... à moi ? ...

— Parfaitement bien. ...

— Je suis curieux de les connaître. ...

— Je ne vous laisserai pas languir. ... mais d'abord commençons par le commencement. ... Savez-vous ce que je faisais, tout à l'heure, au bord de la rivière ? ...

— Pardieu ! ce que vous faisiez, vous étiez en train de me voler mon bateau !

— Certainement. ... mais savez-vous pourquoi je volais votre bateau ? ...

— Parce que vous êtes un voleur. ...

— Je suis un voleur aujourd'hui, c'est vrai. ... mais il y a deux jours, j'étais un homme établi. ... un homme ayant pignon sur rue. ... un homme dont les affaires marchaient bien. ... un homme enfin à qui la fortune souriait. ... tout cela s'est écroulé en quelques heures, je n'ai plus rien. ... je ne suis plus rien. ... qu'un voleur, comme vous dites ! et c'est à vous que je le dois. ...

— A moi ! répéta Lascars au comble de l'étonnement.

— Oui, monsieur. ... à vous-même. ...

— Perdez-vous la tête ? ...

— Non, monsieur. ... J'ai tout mon bon sens, et je le répète, c'est à vous seul que je dois ma ruine et ma détresse ! C'est vous qui m'avez porté malheur !

— Comment cela ? ...

— Je vais vous le dire. ... Sauvageon, sans perdre une minute, entama le récit desém-

aventures que nous connaissons déjà et dont le baron était bien réellement la cause indirecte.

Il termina par cette péroraison pathétique :

— Vous le voyez, monsieur, mon zèle pour votre cause, mon dévouement pour votre service ont attiré sur mon innocente tête tout un ouragan d'infortunes? ... par suite de la fatalité qui m'accable, je me vois réduit à voler pour vivre, et j'en rougis de honte, car je suis honnête jusqu'ici, et je m'étais juré de l'être toujours! Sans vous, monsieur, sans cette entreprise funeste dont j'ai voulu prendre ma part, je serais en ce moment très heureux, très vertueux, à la tête d'un établissement prospère et de quelques épargnes rondellettes! Je vous demande avec confiance de réparer le mal que vous avez fait... vous me devez un dédommagement, et vous êtes doué d'un trop grand cœur pour ne point souscrire sans retard à ma juste requête....

Lascars avait écouté attentivement l'odyssée du malheureux cabaretier, et c'est à peine si, de temps en temps, un sourire bien vite réprimé s'était dessiné sur sa bouche.

Au lieu de répondre tout de suite, lorsque le récit fut achevé, il garda le silence pendant quelques secondes et parut réfléchir.

— Eh bien, monsieur, demanda Sauvageon inquiet de ce silence, eh bien, monsieur, vous ne me dites rien?

(La suite au prochain numéro.)

SCIENCES

On utilise maintenant l'asphalte dans la peinture des chandeliers jablokoff. Cette application a pour effet d'augmenter de beaucoup leur durée.

Les Américains se proposent d'utiliser les pigeons voyageurs, pour le transport des nouvelles, dans leurs expéditions à la découverte du pôle nord.

Un médecin français, le Dr Félizet, vient de faire encore une fois l'opération, qui a été couronnée d'un plein succès, de l'ouverture de l'estomac d'un patient. Il s'agissait d'en extraire une cuillère mesurant 9 pouces de longueur.

Près du détroit de Behring, dans le Pacifique, le navire américain *Tuscarora* a jeté la sonde à 4,655 brasses. C'est la plus grande profondeur qui ait encore été atteinte en mer. Il y a certains endroits, dans l'Atlantique, où on atteint le fond à 730 brasses.

Il y en Allemagne plus de 500 fabriques de pulpe destinée à la fabrication du papier; on a réussi à fournir un article supérieur même à la pulpe faite de chiffons. Plus de 75 pour cent du papier est maintenant fabriqué avec du bois.

Pour être admis à la pratique de la médecine, les aspirants sont tenus d'étudier: en Suède, 10 ans; en Norvège, 8 ans; en Danemark, 7 ans; en Belgique, Hollande, Italie et Suisse, 6 ans; en Russie, Portugal, Autriche et Hongrie, 5 ans; en France, Angleterre et Canada, 4 ans; en Espagne, 2 ans.

Le Dr Hoch, un savant allemand, qui vient de terminer un voyage en Egypte, où il a fait des études approfondies sur le choléra, dit avoir découvert la bactérie qui crée et propage cette épidémie. Il est bien entendu que tous les autres savants, qui ont cherché cette intéressante petite bête et ne l'ont pas trouvée, disent que le docteur allemand n'a rien trouvé, en impose aux ignorants. Toujours bien disposés les uns envers les autres, ces fanatiques de la science!

Presque tous les journaux d'Europe ont adopté le système de détacher un ou deux de leurs navires de guerre, pour des voyages d'exploration scientifique, à l'exemple du *Challenger*, qui a inauguré ce système. La dernière expédition de ce genre est celle du bâtiment russe *Minich*, et l'on dit qu'il a donné des résultats splendides au point de vue des travaux des savants qui ont pris part à ce voyage.

M. Hirschfelder, vice-consul américain à Woodstock, Ontario, vient de faire une découverte qui comptera dans le monde de la science. Il s'agit, ni plus ni moins que d'un mostodonte, un de ces énormes pachydermes qui, depuis des milliers et des millions d'années n'existent plus qu'en pierre. Ce représentant formidable des races depuis si longtemps disparues a été trouvé dans le comté d'Oxford, presque à fleur de terre. Les côtes mesurent 44 pouces de long, la mâchoire inférieure 30 pouces, une dent 7 pouces, et le reste en proportion. Ce spécimen, inconnu jusqu'à présent dans les anciennes provinces du Canada, a été transporté à Toronto pour y être monté et complété.

Dans un restaurant.

Un consommateur goûte des œufs à la coque et fait une grimace qui ne laisse aucun doute sur leur fraîcheur.

— Garçon, combien de temps gardez-vous vos œufs?

— Mais, monsieur, jusqu'à ce qu'on les mange!

NOS GRAVURES

Li Hong-Tchang

Li Hong-Tchang est un des plus grands personnages du Céleste-Empire, l'adversaire déterminé de la France au Tonkin. C'est lui qui commande les troupes chinoises cantonnées dans les provinces de la Chine, contiguës à cette province de l'Annam. C'est d'ailleurs un homme d'une haute valeur, très intelligent, très énergique, très adroit, et qui, pénétré de l'infériorité de son pays vis-à-vis de l'Europe, tend à rapprocher les distances, en le poussant de toutes ses forces dans la voie du progrès, au moins en ce qui touche les sciences concernant l'art de la guerre. Et, à ce point de vue, il a déjà beaucoup fait et fera davantage si rien ne s'y oppose, car il suit sa voie avec cette volonté ferme et patiente qui l'a fait monter d'une situation modeste au haut rang qu'on le voit occuper aujourd'hui.

Il est né en 1823, dans la province de Nganhoui. C'est le deuxième enfant d'un pauvre lettré qui l'éleva du mieux qu'il put. Il avait une trentaine d'années quand survint un événement qui devait servir à sa fortune: la révolte des Tai-Ping. Maîtres de Nankin, ceux-ci envahirent le Nganhoui. Li se mit à la tête d'une petite troupe pour les combattre, se fit remarquer, attira l'attention du commandant militaire de la région, Tseng-Kow-Fan, capta sa bienveillance et devint son secrétaire. Le plus difficile était fait. Une fois le pied à l'étrier, Li était trop alerte pour ne pas enfourcher la fortune. En effet, en 1861, il était appelé, sur la proposition du puissant Tseng, au gouvernement de la province de Kiang-Sou, qu'il finit par arracher aux Tai-Ping, qui en étaient maîtres. C'est à la suite de ses succès dans cette campagne que lui furent accordés le titre honorifique de "gouverneur du prince impérial" et la noblesse héréditaire du troisième rang. A deux ans de là, il remplaçait son protecteur dans le gouvernement des Deux-Kiang, le plus important de l'empire. Depuis lors, l'influence de Li Hong-Tchang ne fit que grandir; il a fait placer dans des postes importants nombre de ses créatures, si bien qu'il dirige à peu près à son gré aujourd'hui la politique de son pays. Voici ses titres officiels: Il est haut-commissaire impérial, directeur-général de la défense des frontières maritimes du Nord, surintendant du commerce, gouverneur du prince impérial, membre du conseil privé, gouverneur-général de la province de Pe-Tche-li et comte de l'empire.

Le marquis Tseng

Le marquis Tseng, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Chine à Londres et à Paris, est un homme d'une quarantaine d'années. Très courtois dans ses manières, il a la physionomie impassible d'un diplomate doublé d'un Chinois; mais quand il s'anime son regard devient très vif et très fin.

Le marquis Tseng est né à Hun-an. Il est fils de Tseng Kow-Fan, qui fut gouverneur-général des Deux-Kiang, vice-roi du Tcheli, le protecteur de Li Hong-Tchang, dont nous parlons plus haut, et chef d'une famille jouissant, avec cinq ou six autres seulement en Chine, du privilège de noblesse perpétuelle. Dans les autres familles nobles de l'empire, le rang va déclinant de génération en génération, le fils d'un comte devenant vicomte, le fils d'un vicomte baron, et ainsi jusqu'à ce que le titre soit entièrement éteint. Alors le chef de la famille redevient bourgeois comme ses ancêtres d'autan.

Le marquis Tseng est accrédité, depuis 1878, à Londres et à Paris où, depuis lors, il a constamment résidé, sauf pendant le temps où il a été appelé à St-Petersbourg pour négocier avec le gouvernement russe le traité relatif à la rétrocession de Kuldja, qui a failli mettre aux prises la Russie et la Chine. On sait qu'en ce moment il cherche à amener un arrangement avec la France, relativement à la question du Tonkin.

L'expédition du Tonkin

Deux des dessins que nous donnons dans ce numéro sur l'expédition française contre l'Annam, ont pour sujet les opérations militaires à la suite desquelles les Français s'emparèrent de la capitale de l'empire. Il s'agit de l'attaque et de la prise des forts de Hué, le 20 août. L'escadre, composée des navires le *Bayard*, l'*Atalante*, l'*Annamite*, le *Château-Renaud*, le *Drac*, le *Lynx* et la *Vipère*, quittèrent, dans la matinée du 19, la baie de Tourane, et dans l'après-midi du même jour arrivèrent devant l'entrée de la rivière de Hué. Cette entrée est protégée, au nord et au sud, par des langues et des dunes de sable couvertes de forts et de batteries dont il était indispensable de s'emparer avant de passer outre. Le commandant en chef avait résolu de commencer l'attaque par les forts du nord. En conséquence, les navires de l'escadre vinrent prendre position dans l'ordre suivant: Le *Drac* tout au nord, en face d'un fort, puis le *Lynx* devant un village, où devait s'opérer le débarquement des troupes, la *Vipère*

et le *Château-Renaud* en face de deux batteries annamites, dont une dite du Magasin-au-Riz. Venaient ensuite l'*Annamite*, l'*Atalante* et finalement le *Bayard*, ayant pour objectif un grand fort circulaire, bâti à la pointe de la langue de terre située en face des dunes de sable du sud, et couvrant l'embouchure même de la rivière de Hué. Peu après commença le bombardement. Les Annamites répondirent vigoureusement, mais sans succès; leurs boulets ronds ne portaient pas jusqu'aux navires. Le bombardement se prolongea jusqu'à la nuit, éclairé par la lueur des incendies allumés dans les villages voisins. Le débarquement devait avoir lieu le lendemain matin, mais l'état de la mer ne permit pas de l'effectuer, et il n'eut lieu que le jour suivant à l'endroit que nous avons indiqué un peu plus haut. C'est le sujet de notre premier dessin.

Le corps de débarquement comprenait des compagnies du *Bayard*, de l'*Atalante*, du *Château-Renaud*, avec de l'artillerie, les 27^e et 31^e compagnies de l'infanterie de marine; une compagnie de tirailleurs annamites; deux batteries d'artillerie de marine; cent coolies; au total 1,050 hommes et 15 canons.

Les Annamites attendaient ces troupes dans des tranchées, et les accueillirent par une pluie de bombes et fusillade bien nourrie. Les soldats français escaladent les dunes, tombent sur les Annamites qu'ils mettent en fuite, après en avoir beaucoup tués, et orientent sur le fort du Nord et s'en emparent. Ils se rabattent dans la direction du Sud, enlèvent successivement les batteries de la plage et finalement le fort circulaire, dans lequel ils entrent par deux côtés à la fois, tandis que les derniers Annamites, qui s'y étaient réfugiés, le quittent précipitamment, les uns se jetant à la nage, les autres essayant de passer la rivière en bateau, sous le feu plongeant des Français qui en abat un grand nombre.

Le lendemain, les forts du sud se rendaient sans combat, la route de Hué était ouverte. L'Annam était à la France.

UNION SAINT-JOSEPH

Cette belle association, qui est regardée comme la mère des sociétés de secours, a fait ses élections lundi de la semaine dernière. En voici le résultat:

Président, Pascal Leclerc; 1^{er} vice-président, W. Lalanne; 2^e vice-prés., F. X. Crevier; sec.-archiviste, A. Thomas; assist.-sec.-arch., L. J. Prudhomme, fils; sec.-correspondant, A. Bourdon; 1^{er} trésorier, A. Gosselin, réélu; 2^e trésorier, J. Long, réélu; 1^{er} collecteur-trésorier, P. Gosselin, réélu; 2^e col.-trésorier, J. Thompson, réélu; 1^{er} assist.-col.-trés., J. Corbeil, réélu; 2^e assist.-col.-trés., J. Jacques; 1^{er} com.-ordonnateur, C. Beauchamp; 2^e com.-ord., J. Côté.

Comités de funérailles. — Division-Est: Président, W. Lalanne; vice-président, C. Daunais; com.-ordon., J. Côté.

Division-Centre: Président, P. Leclerc; vice-président, A. Thomas; com.-ordon., J. Corbeil.

Division-Ouest: Président, A. C. Décaray; vice-président, T. Gauthier; com.-ordon., A. Bourdon.

D'après le rapport du trésorier, qui a été soumis à cette séance, il appert que la société a accordé en secours durant le dernier semestre: \$400 à une veuve, \$1,373,50 aux malades, et \$200,43 aux orphelins. Malgré cela, la société a encaissé un surplus de \$1,400 durant ces derniers six mois.

L'Union Saint-Joseph possède actuellement \$10,400 en argent, outre sa belle bâtisse au coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth. C'est la plus forte de toutes les sociétés de secours mutuels en Amérique. Inutile de répéter ici ce que nous avons dit si souvent: tous les ouvriers de Montréal devraient en faire partie, car elle est la plus sûre des banques d'épargne, et les avantages qu'elle offre à ses membres sont immenses.

NÉCROLOGIE

La semaine dernière, à Montréal, est décédé le docteur Eugène-H. Trudel, à l'âge de 64 ans.

Né à Sainte-Geneviève de Batiscan en 1820, le docteur Trudel fit ses études au collège de Nicolet. Venu très jeune à Montréal, il se fit admettre membre de la profession médicale. Par son travail et ses aptitudes il ne tarda pas à prendre place au premier rang parmi ses confrères.

Le Dr Trudel est un des fondateurs de l'école de médecine et de chirurgie de Montréal; successivement il a été président, secrétaire et trésorier de cette institution. Jusqu'à sa mort il a été aussi professeur de chimie et d'obstétrique.

Montréal perd un bon citoyen, un savant. Sa mort est un deuil pour notre ville, une perte pour la science.

Ses funérailles ont eu lieu jeudi dernier à l'église Notre-Dame. Nous avons rarement vu une foule si grande suivre un corbillard.



LE MARQUIS TSENG
MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE CHINE A PARIS ET A LONDRES



HAI PHONG : VUE DE LA RIVIÈRE



L'EXPÉDITION DU TONKIN. — HAI PHONG : BATIMENTS OCCUPÉS PAR LES FRANÇAIS

NOUVELLES DIVERSES

—Une aile du nouveau Capitole à Madison, E.-U., s'est écroulé, tuant deux hommes.

—Le gouvernement anglais a donné ordre de retirer le plus grand nombre de ses troupes d'Égypte.

—La statue d'Alexandre Dumas, par Gustave Doré, a été inaugurée la semaine dernière à Paris.

—Il est rumeur que l'ex-Père Hyacinthe, qui est à New-York depuis dix jours, doit visiter le Canada.

—Il y a à Québec un centenaire plein d'ardeur et de force. Il est natif de Beaumont et est âgé de 105 ans.

—La semaine dernière plusieurs capitalistes américains ont visité les mines de la vallée de l'Ottawa.

—Dix-huit personnes ont été arrêtées à St-Pétersbourg pour avoir forgé des billets de banque.

—Un cultivateur de St-Giles, comté de Mégantic, a récolté un demi minot de patates d'une seule qu'il avait semée.

—M. Joseph Marmette, notre romancier, qui habite Paris depuis quelques années, s'est embarqué jeudi dernier à Liverpool, en route pour le Canada.

—La nouvelle de la mort de M. de Brazza, frère de l'explorateur, tué dans une escarmouche sur la rivière du Congo, est confirmée.

—Le Dr Thayer a pris une action en dommages pour \$1000 contre son beau-frère J. T. Kirby, parce que ce dernier l'a traité de voleur.

—On rapporte de Panama que la ville de Quibbo, sur la rivière Abrato, a été détruite et engloutie par un tremblement de terre.

—Un nommé Teemer vient de provoquer Hanlan à une course en chaloupe pour un enjeu de \$6,000. Il a même déposé \$500 de dédit.

—Dans l'explosion qui a eu lieu dans une mine de charbon, en Angleterre, il y a eu soixante-et-trois pertes de vie.

—La compagnie des chars de London a saisi 144 chars sur le Québec Central et 270 sur le South Eastern, pour dettes dues à cette compagnie.

—Le quatre-centième anniversaire de la naissance de Luther a été célébré en grande pompe samedi par toute l'Allemagne ainsi qu'en Angleterre.

—Le gouvernement américain, par le ministère de son ambassadeur à Paris, s'est offert comme médiateur entre la France et la Chine. Ses offres ont été refusées.

—Un M. Duval, du 3^{me} rang, township St-Maurice, a vu accroître sa famille, la semaine dernière, de trois garçons, tous paraissant bien disposés à vivre.

—La population de Lafayette, E.-U., est grandement effrayée par les mugissements d'un lion qui s'est évadé dernièrement et qui rôde maintenant dans les environs.

—M. Lauzon, chapelain de la prison des femmes, à Montréal, a été nommé curé de Whitehall, dans le diocèse d'Albany, E.-U.

—L'Allemagne, tout comme en prévision d'une guerre, pousse activement ses armements. Son artillerie doit être augmentée incessamment de 260 batteries.

—M. Staunton Hatt, huissier de la verge noire, à Québec, a épousé samedi, à Philadelphie, mademoiselle Ellen Frances Hoole.

—Hanlan dit qu'il n'accepte pas à présent le défi de Teemer pour un enjeu de \$5,000, mais qu'il lui propose pour le mois d'août prochain un pari de \$10,000 qu'il déposera immédiatement.

—M. J.-J. Ross, de Québec, a offert gratuitement, pour la fondation d'une école des arts et métiers, un terrain magnifique, où était l'ancienne manufacture Woodley.

—Le gouvernement anglais fait mine de vouloir protéger les catholiques contre les orangistes en Irlande. Il vient d'ordonner une enquête sur les troubles qui ont eu lieu dernièrement à Derrey.

—Le ministre des affaires étrangères en Espagne vient d'informer ses collègues que l'incident créé par le passage du roi Alphonse à Paris est définitivement réglé.

—Le marquis Tseng dit que si la guerre éclate entre la France et la Chine, l'Angleterre deviendra l'alliée de cette dernière, et qu'il faudra à la France une armée de 40,000 hommes pour vaincre ces forces réunies.

—Suivant les informations du *Standard*, une tempête violente a éclaté sur le lac de Ladoga (Russie),

non loin de Saint-Pétersbourg. Soixante bâtiments ont péri et on a à déplorer de nombreuses victimes. Jusqu'à présent, il a été retrouvé seize cadavres.

—M. le curé Lonergan, de l'église Sainte-Brigide, de Montréal, a organisé une section française de la société de tempérance totale de Sainte-Brigide. Plus de cent personnes se sont déjà fait inscrire.

—Dimanche soir, près de Sanford, E.-U., un nègre et sa femme allèrent à l'église, laissant trois enfants garder la maison. Trois heures après ils trouvèrent leur maison en cendres et leurs enfants calcinés.

—M. C.-H. Catelli, de cette ville, a fait toucher au chef Patton \$15 pour le fonds de réserve des pompiers, en reconnaissance de leurs services lors de l'incendie de sa manufacture, le 5 octobre dernier.

—Il se fait un grand mouvement de la population du Dakota vers le Manitoba et le Nord-Ouest canadien. Le fait qu'il a été découvert en cette dernière région de riches mines de charbon n'est pas étranger à cette immigration.

—Une dépêche d'Alexandrie annonce qu'un assez grand nombre de personnes résidant dans cette ville, et même des Européens, sont atteints du choléra. La panique s'accroît et l'immigration recommence. Jeudi on a enregistré neuf décès cholériques.

—On affirme que le lendemain de la rentrée des Chambres françaises, l'amiral Courbet a reçu ordre de pousser les opérations du Tonkin avec vigueur, afin de donner à la Chine une idée de la ligne de conduite que la France entend suivre.

—On a retrouvé M. John Keller, père de M. Frank Keller, aujourd'hui résidant à New-York, et qui fut un avocat de Montréal. Le père Keller était disparu depuis plusieurs jours. Dans son délire, le vieillard s'imaginait que son fils était évêque de New-York.

—La bande Amoroso, qui rançonna si longtemps la campagne autour de Palerme, vient de passer devant le jury de Naples. Les débats n'ont pas duré moins de six semaines. Les accusés étaient au nombre de vingt-cinq et les jurés ont dû se mettre d'accord sur quatre cent cinquante questions. Douze de ces brigands viennent d'être condamnés à mort, un aux travaux forcés à perpétuité, le reste à des peines diverses.

Nous accusons réception d'une petite brochure qui a pour titre : *Le Guide illustré du Sylviculteur Canadien*, par M. J.-C. Chapais. Cette brochure contient 200 pages, illustrée de 126 gravures, et traite, à un point de vue exclusivement canadien, de la conservation, de la réparation et de la création des forêts. Une grande partie de l'ouvrage est consacrée au sujet du reboisement qui devient une question vitale pour la puissance du Canada. On peut se procurer ce volume en envoyant par lettre enregistrée \$1.00, à M. J.-C. Chapais, assisté-rédacteur du *Journal d'Agriculture*, Québec.

Des nouvelles de Josh Billings :

Newport, R. I., 11 août 1883.

Chers Amers.—Sur le bord de la mer j'essaie de respirer l'air salin à pleins poumons, croyant que cela me procurerait du soulagement à ma maladie du foie que j'ai depuis quelques années, mais sans résultat. Sur l'avis d'un ami j'ai commencé à prendre des Amers de Houblon, et je suis maintenant guéri.

JOSH BILLINGS.

DE TOUT UN PEU

Un journal américain, parlant de l'accumulation des grandes fortunes dans le pays voisin, dit que cette accumulation indique une "centralisation de richesse tendant à une aristocratie d'argent, qui menace de devenir aussi puissante, aussi influente, et par-dessus tout aussi tyrannique qu'aucune aristocratie féodale..."

Il est constaté qu'il n'y a que les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne qui aient plus de bureaux de poste que le Canada. Ce dernier en a 8,300, tandis que la France n'en compte que 6,153. Aux Etats-Unis, il y a un bureau de poste par 1200 habitants; au Canada, il y en a un par 600 habitants.

Un système postal est la plus récente innovation qui vient d'être effectuée dans le royaume de Siam, où l'on vient d'émettre des cartes-postales et des timbres-poste. La carte est quelque peu plus petite que la nôtre. Le papier est jaune et l'impression est faite à l'encre rouge-pâle. Le timbre porte l'effigie de Chulalongkorn I, roi de Siam, et les instructions ordinaires sont en caractères siamois.

LES ÉCHECS

Montréal, 15 novembre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES

No 378. — MM. S. Tardieu, H. Bégin, V. Gagnon, Québec; C. H. Provost, Ottawa; E. L., Trois-Rivières; Honoré M., Louiseville; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. P., Sorel; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; L. Lamoureux, Lowell; J. Dubé, E. Lafrenale, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal; E.-M. Ladouceur, Sherbrooke; J. T. Boivin, Saint-Jérôme; L. I. Tougas, Toronto; H. Gagnon, Québec.

PETITES NOUVELLES

M. le Dr Zukertort, le vainqueur du tournoi de Londres, est arrivé à New-York.

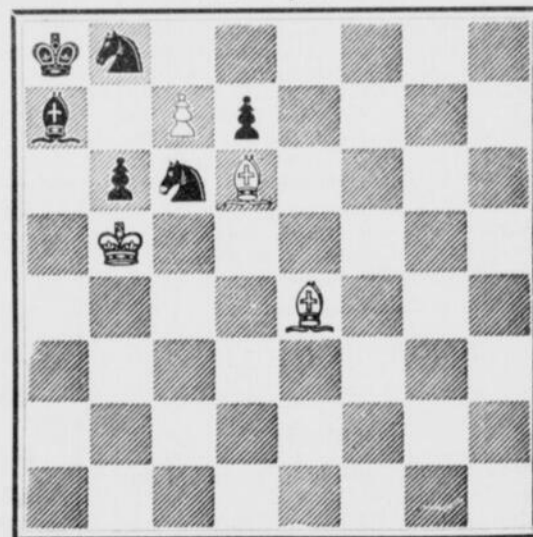
Le livre du dernier tournoi international anglais est maintenant sous presse. Il sera livré aux souscripteurs dans le cours du mois prochain. Prix : \$2.00.

L'assemblée annuelle du "Montreal Chess Club" a eu lieu samedi, le 3 courant, et les messieurs dont les noms suivent ont été élus officiers pour le semestre courant : Président, Dr H.-A. Howe, L.L.D.; vice-prés., J. Barry et J. Stirling; comité, professeur J. Darcy, J.-W. Shaw et W.-C. Blyth; secrétaire, J.-G. Ascher.

D'après le rapport du secrétaire, les finances de cette association sont très satisfaisantes. C'est avec plaisir que nous apprenons qu'une résolution a été adoptée dans le but d'inviter M. Zukertort—le champion du monde—à visiter Montréal. La présence du célèbre maître au milieu de nous ne peut manquer de donner un vigoureux élan à l'avancement des échecs, et nous espérons que l'on fera tous les efforts possibles pour que ce monsieur vienne séjourner quelques jours dans nos murs.

PROBLEME No. 379

Composé par M. M.-J. MURPHY, Québec
sons.—5 pièces



BLANCS.—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU No. 378

Blancs	Noirs
1 D 6e FD	1 D 3e D
2 D pr. T, échec	2 <i>Ad libitum</i>
3 T ou D, échec et mat.	Si : 1 F 5e FD
	2 D pr. C
2 C 5e R, échec	Si : 1 P 3e R
3 D 6e CR, échec et mat.	2 T pr. T
2 T 8e F, échec	
3 D pr. P, échec et mat.	

A VENDRE

Les onze premiers volumes de *L'Opinion Publique* non reliés, depuis 1870 jusqu'à 1880 inclusivement. S'adresser à M. Paul Dumas, 188½, rue St-Constant, Montréal.

Kahoka, Mi., 9 février 1880.

J'ai acheté cinq bouteilles des Amers de Houblon de MM. Bishop et Cie., l'autonne dernier, pour ma fille, et j'en suis très satisfait. Elle est mieux qu'elle ne l'a été depuis dix ans sous les soins des médecins.—W. J. McLURE.

Ce qui précède a rapport à un fermier très respectable. Sa fille était toujours dans un grand état de faiblesse, et n'a goûté du soulagement qu'après avoir fait usage des Amers de Houblon.—W. BISHOP & Cie.

Nos bons villageois.—Une annonce plantée sur un piquet, sur la lisière d'un champ, à Bougival :

TERRAIN A VENDRE

Moitié comptant, et le restant de suite

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 28 octobre

GRAVURES : Manteau Pelisse.—Col et manchette au crochet.—Deux ourlets brodés.—Quart d'un coussin en velours et peluche.—Costume de fillette.—Manteau pour fillette.—Sept costumes pour garçons.—Quatre chapeaux.—Toilette rouge.—Toilette en lainage Carmélite.—Toilette d'intérieur.—Toilette de jeune fille.—Toilette en lainage broché.—Toilette loutre.

TEXTES : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Les richesses de Mme Fortuné.—Les Remords de Félicie (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Aubergines à la turque.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récitations en famille.—Solutions des Récitations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLONIE : Deux toilettes.
Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Fournin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 27 octobre

TEXTES : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : Le traité de Hué ; Un coin d'atelier, tableau de M. Edouard Dantan ; l'Art dans la maison.—Exposition nationale des Beaux-Arts, par Olivier Merson.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Théâtres, par Charles Monselet.—Le Monde financier.—Récitations de famille.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : Annam : Arrivée du ministre plénipotentiaire français à la légation française de Hué ; le débarquement de vive force après la prise des forts de Hué ; prise des forts de Thuan-An ; Un coin d'atelier, tableau de M. Edouard Dantan ; traité de paix signé à Hué, à la légation française, le 25 août 1883 ; l'art dans la maison ; Echecs ; Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Fournin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

PERDU ET GAGNÉ

CHAPITRE I

Je suis tombé malade il y a un an des fièvres bilieuses.

Mon médecin déclara que j'étais guéri, mais j'eus une rechute, accompagnée des douleurs aiguës dans le dos et les reins.

Je ne pouvais marcher.

Je diminuai

de 228 livres à 120 ! Je m'étais fait soigner pour le foie, mais sans aucun soulagement. Je crus n'avoir plus que quelques mois à vivre ; alors je commençai l'usage des Amers de Houblon, immédiatement mon appétit devint meilleur, et tout mon système se trouva changé comme par enchantement, et, après avoir employé quelques bouteilles je suis plus fort et pèse plus qu'avant. Essayez les Amers de Houblon. Je leur dois la vie.

R. FITPATRICK.

Dublin, 6 juin 1883.

Comment l'on devient malade.—En s'exposant trop le jour ou la nuit, en mangeant trop et sans prendre d'exercice—trop travailler sans repos, toujours se purger—et surtout trop faire usage de tous les remèdes de charlatans annoncés à grands frais.—Pour vous remettre essayez les Amers de Houblon.

VARIÉTÉS

Entre amis :

—Moi j'exerce le métier de soldat.

—Et moi celui de tailleur de pierre.

—Vois-tu la différence ?

—... ?

—Ecoute : le soldat fait sa carrière dans son métier, tandis que le tailleur de pierre, fait son métier dans sa carrière.

Une jolie annonce cueillie dans un journal suisse :

"A vendre un singe, deux chiens et un perroquet.

"S'adresser à Mlle X... qui, étant sur le point de se marier, n'a plus besoin de toutes ces bêtes."

—Emile, on ne t'a vu nulle part ce matin. Tu n'as donc pas pris l'absinthe ?

—Non.

—Pas une goutte de gin ?

—Non.

—Pas le brandy pur ?

—Mais non, je te dis que je suis resté au chantier. J'ai travaillé.

—Paresseux ! va !

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61, rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 42
Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Désiel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

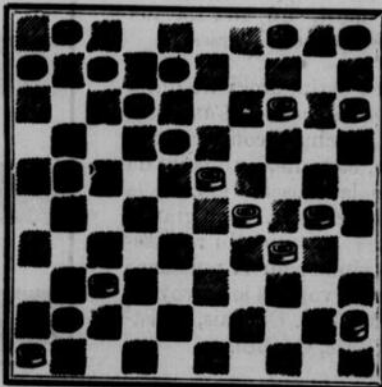
Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLÈME No 43

Composé par M. Mostolat

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 41

Blancs—24 à 19, 49 à 44, 45 à 40, 15 à 10, 31 à 26, 26 à 26, pr 5, 26 à 1 pr 7, 1 à 32 pr 2 et gagnent.



DES SOUMISSIONS cachetées, endossées "Soumissions pour habillements militaires et approvisionnements des magasins" adressées au soussigné, seront reçues jusqu'à midi,

Mercredi, le 7 novembre 1883.

On peut se procurer des formes imprimées de soumissions, contenant des renseignements complets du Département, à Ottawa, et aux Magasins Militaires suivants, où on peut aussi examiner des modèles cachetés de tous les articles, savoir : Le bureau du Magasin Militaire, à London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et St-Jean, N.-B.

Nulle soumission ne sera reçue, si elle n'est faite ainsi sur des formes imprimées.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté d'une banque canadienne, au montant de dix pour cent, sur la valeur totale des articles pour lesquels la soumission est faite, qui sera forcé si la partie qui a fait la soumission refuse d'exécuter le contrat, à la sommation qui lui en sera faite, ou si elle manque de compléter ce pourquoi elle a soumissionné. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera rendu.

C. EUG. PANET, Député du Ministre de la Milice et de la Défense.

Ottawa, 2 octobre 1883.



CANAUX DU ST-LAURENT

Avis aux Entrepreneurs

L'adjudication des travaux à l'entrée supérieure du canal Cornwall, et de ceux à l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat, qui devait avoir lieu le 12me jour de novembre prochain, est inévitablement remise aux dates ci-dessous :

Les soumissions seront reçues jusqu'à mardi, le quatrième jour de décembre prochain.

Les plans, devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le vingtième jour de Novembre.

Pour les travaux à la tête du canal des Galops, les soumissions seront reçues jusqu'à mardi le dix-huitième jour de Décembre. Les plans et devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le quatrième jour de Décembre.

Par ordre, A. P. BRADLEY, Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, Ottawa, 20 octobre 1883.



Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'automne

COMMENÇANT LE 15 OCT. 1883.

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	8 00 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 15 p. m.
" Cacouna.....	12 41 "
" Trois-Pistoles.....	1 22 "
" Rimouski.....	3 07 "
" Little Metis.....	4 03 "
" Métapédic.....	6 55 "
" Campbellton.....	7 33 "
" Dalhousie.....	8 00 "
" Bathurst.....	9 50 "
" New-Castle.....	11 32 "
" Moncton.....	2 05 a. m.
" Saint-Jean.....	6 00 "
" Halifax.....	10 01 "

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.00 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral," qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Passabiac, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédic, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,

Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 126, rue Saint-Jacques (en face du St-Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef. Moncton, N.-B., 25 juin 1883.

ROULEAUX EN FER GLACE

Les soussignés offrent en vente

DEUX MACHINES A CALANDRER

chacune avec deux jeux de rouleaux en fer glacé. Une de 14 pouces de diamètre par 33 pouces de longueur, l'autre de 13 1/2 pouces de diamètre par 26 pouces de longueur. Ces deux machines sont en bon ordre et très fortes, peuvent servir à laminier le métal, le cuir, le papier, la paille, le drap, etc. Seront vendues à bon marché, et à des conditions libérales. S'adresser à

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND,

5 & 7 Rue Bleury, Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom.—En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquet, Océan, Chromes, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour les commerces et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse REVUE et UNO, boîte 22, Northford St.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

25 presses à vapeur.

1 machine patenée à vernir les étiquettes.

1 machine électrique à vapeur.

4 machines à photographie.

3 machines à gravure photographique.

3 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,

Gérant.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.